

L'usage pédagogique de l'ancien testament

Autor(en): **Trabaud, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **39 (1906)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'USAGE PÉDAGOGIQUE DE L'ANCIEN TESTAMENT ¹

PAR

H. TRABAUD

pasteur.

I

La question posée par l'honorable comité vaudois est moins nouvelle qu'il ne semble au premier abord. Elle fut déjà soulevée en septembre 1881, soit il y a vingt-cinq ans, à l'assemblée annuelle de la Société des Ecoles du dimanche, par M. le pasteur Henri Secretan, alors à Bex, qui se plaignit de l'esprit rétrograde dont s'inspiraient alors, selon lui, les leçons de l'*Education chrétienne*. Tout en trouvant ses critiques peut-être un peu trop sévères, M. Philippe Bridel n'en déclara pas moins, dans une chronique du *Chrétien évangélique*, que ce frère avait donné essor à un sentiment dont plusieurs reconnaissaient la justesse et qu'eux-mêmes ils éprouvaient, et il fit suivre cette approbation de ces réflexions significatives : « D'une part, des travaux historiques poursuivis avec méthode, de l'autre, une plus intime compréhension de ce qui constitue l'essence propre de l'Évangile, ont amené beaucoup de croyants à prendre, vis-à-vis des

¹ A propos d'un concours ouvert par le comité des Ecoles du dimanche du canton de Vaud sur cette question : *Comment présenter aux enfants les récits de l'Ancien Testament, en tenant compte, d'une part, des exigences de la foi chrétienne, d'autre part, des résultats de la science et de la critique biblique ?*

portions narratives de la Bible, une position très différente de celle de l'ancienne orthodoxie : aux yeux de plusieurs la connexion se trouve être beaucoup moins intime qu'on ne le pensait jadis entre la foi que nous avons en Jésus-Christ comme Sauveur et la persuasion que nous pouvons posséder relativement à la date de rédaction des livres bibliques, ou à l'exactitude plus ou moins complète de tels récits qu'ils renferment. M. H. Secretan est évidemment de ceux qui gémissent de voir d'excellents chrétiens méconnaître cette situation nouvelle, et continuer de présenter à notre jeunesse ce terrible dilemme du « tout ou rien, » avec lequel on a déjà perdu plus d'âmes qu'on ne pense.... Avec lui, nous hâtons de nos vœux le jour où les chrétiens qui se piquent avant tout d'être pratiques voudront bien tenir plus de compte des travaux de la théologie moderne, et comprendront que c'est à l'intérêt pratique lui-même qu'ils font tort en présentant l'Évangile comme solidaire de systèmes aujourd'hui caducs.... »

M. Bridel ajoutait encore que, la place lui manquant pour tracer le programme d'un enseignement biblique fait au point de vue dont il parlait, il se bornait à dire que les modifications devraient porter essentiellement sur la tendance générale et sur la méthode. « On ne saurait, sans manquer de bon sens, discuter en pleine Ecole du dimanche des questions de critique historique et de théologie savante¹. » Le comité d'alors ne jugea pas à propos d'entrer dans la voie qui lui était proposée².

Dès lors les idées ont marché, les hommes ont changé et le point de vue du comité s'est modifié, ce dont nous ne pouvons que le féliciter. Il lui a certainement fallu du courage pour rompre publiquement avec une manière de voir qui compte encore un si grand nombre d'adhérents dans la partie la plus vivante de nos troupeaux, et il a dû lui en coûter de choquer ainsi des frères et des sœurs dont les

¹ *Chrétien évangélique*, année 1881, p. 479-480.

² Voir la lettre de son président, M. Adam Vulliet, au *Chrétien évangélique*, 1881, p. 544.

convictions s'expliquent par l'éducation religieuse qu'ils ont reçue et sont profondément respectables. Nous croyons cependant qu'il a bien fait de ne pas reculer; car le christianisme n'est pas la bibliolâtrie, et les droits de la vérité doivent passer avant ceux de la charité. L'attitude de l'autruche qui cache sa tête dans ses plumes pour parer aux dangers qui la menacent, n'a jamais servi qu'à retarder et à rendre plus graves des crises douloureuses mais inévitables, car, dans le domaine religieux, comme dans l'ordre scientifique ou économique, le progrès ne peut s'opérer sans déchirements, sans une rupture nécessairement pénible avec le passé.

Au reste, la question momentanément enterrée, après cette escarmouche d'avant-garde, n'avait cessé, au cours de ce dernier quart de siècle, de préoccuper au milieu de nous les hommes qui s'efforcent d'unir la science à la foi et de les concilier dans une synthèse supérieure, sans croire que l'une ait rien à sacrifier à l'autre.

En 1894, dans une conférence apologétique qu'il avait été appelé à faire, à l'hôtel de ville de Lausanne, sur *la Bible et sa valeur*, et alors qu'il n'avait pas connaissance de l'incident qui vient d'être relaté, celui qui tient maintenant la plume s'exprimait ainsi, après avoir développé l'idée que la croyance à l'infaillibilité de la Bible, pour bien intentionnée qu'elle soit, n'en a pas moins eu des conséquences regrettables pour la cause même qu'elle prétend défendre : « Faut-il s'en prendre à la Bible de ce fâcheux état de choses ? Nous pensons bien plutôt qu'il est imputable à la fausse conception qu'on s'en fait et qu'on en donne à la jeunesse. Au lieu de la présenter aux enfants pour ce qu'elle veut être, de leur montrer, dès qu'ils sont en âge de le comprendre, que le but de ses auteurs est moins d'exposer exactement des faits de détail que d'en partir pour formuler des enseignements religieux et moraux souvent indépendants de l'historicité des traditions rapportées, on se borne à extraire de l'Écriture, sous le nom d'« histoire sainte, » des faits bruts, dont l'authenticité intégrale est supposée, de sorte que jusque dans

nos classes primaires supérieures et dans nos établissements d'instruction secondaire, l'enseignement religieux consiste avant tout dans leur mémorisation mécanique et ne diffère en rien de celui de l'histoire profane, si ce n'est par les applications morales que le maître en tire quand il prend sa tâche au sérieux.... Cette méthode vicieuse est d'autant plus à déplorer que son emploi et ses effets s'étendent à la chaire chrétienne, à l'Ecole du dimanche, aux études bibliques familières des sociétés religieuses, où l'enseignement est également basé sur la supposition de l'exactitude rigoureuse de tous les faits expliqués ou commentés. Comment redresser ce fondement mal posé? Quel remède apporter à cette situation? La simple indication d'un plan de rénovation nous entraînerait trop loin; bornons-nous à dire que la réforme devrait être radicale et à souhaiter que l'on ait enfin le courage d'y mettre la main, au lieu de s'en tenir à des replâtrages, vu que les graves conséquences du système seront toujours plus sensibles à l'avenir¹. »

Nous avons eu depuis lors plus d'une fois le sentiment très net d'avoir prêché dans le désert; l'heureuse circonstance qui nous a amené à nous occuper de nouveau de la question, nous montre que si, dans notre cher canton de Vaud, où jamais rien ne presse, les fruits sont lents à mûrir, il ne faut cependant pas désespérer de pouvoir les cueillir un jour. Encore une fois, merci au Comité de son initiative!

Nous prononçons les paroles qui précèdent à un moment où, sous les auspices du synode de l'Eglise nationale, une commission préparait, pour l'enseignement primaire, un nouveau manuel d'histoire sainte, ou plutôt remaniait dans ce but le manuel de M. Th. Secretan, qui parut sous sa nouvelle forme en 1895 et qui eut la vie courte, puisqu'il est déjà remplacé. Aujourd'hui, la question de l'enseignement religieux à l'école publique est de nouveau à l'ordre du jour, elle est même plus discutée que jamais, et, à ce propos, les mêmes plaintes se font entendre. Ajoutons qu'elles restent

¹ *Semeur vaudois* du 15 février 1895. Lire le contexte.

justifiées même après l'introduction récente du manuel d'histoire biblique de l'Ancien Testament, rédigé par M. le pasteur P. Vallotton conformément au plan d'études adopté par le Département de l'Instruction publique. Ce manuel est intéressant, bien composé au point de vue pédagogique et pourvu d'abondantes notes historiques; il fait une large place aux prophètes. Il n'en est pas moins défectueux sous le rapport scientifique; l'appréciation des récits de la période des origines laisse surtout à désirer¹. Quoique marquant un réel progrès sur les précédents, il ne sera, lui aussi, qu'une œuvre de transition.

Écoutons maintenant M. A. Fornerod, qui fut catéchiste et maître de religion au Collège cantonal et qui a présenté un travail sur la question de l'Ancien Testament à l'École du dimanche dans une réunion régionale de moniteurs et monitrices; après avoir exprimé le vœu que les maîtres et maîtresses restent, dans la règle, chargés de l'enseignement religieux, il montre qu'il s'agit de les armer pour surmonter les difficultés que présente cet enseignement à l'heure actuelle. « Il est, dit-il, un fait: la leçon d'histoire sainte, qui devrait servir d'initiation à la vie religieuse et morale, n'est souvent qu'une mémorisation du manuel, avec quelques explications géographiques et historiques. Nos maîtres se servent plutôt des leçons de lecture pour inculquer à leurs élèves des principes de morale.... Pourquoi les leçons de lecture prennent-elles le pas sur les leçons d'histoire sainte? Parce que, avec les manuels employés, le maître se sent gêné dans ses explications; ils contredisent comme à plaisir l'esprit moderne. Nous nous souvenons qu'un jour, dans une classe de notre Collège cantonal, se trouvaient sur la planche noire des indications concernant les origines géologiques de notre planète. Nous arrivions avec le manuel Segond entre les mains, sur une des premières pages duquel se trouve l'indication: « Création du monde, 4000 ans avant J.-C. » On peut être fort bon

¹ Une énormité en dépare les premières lignes: il commence par nous dire qu'on a retrouvé un récit de la création à *Assurbanipal*, — qui n'est pas plus une ville que le Pirée n'est un homme.

chrétien, tout en admettant que ces 4000 ans ne sont que la manière juive d'envisager les choses. Aucun manuel ne nous le dit. En faisant les examens d'histoire sainte, nous sommes frappés de voir comme, avec nos manuels, l'enfant ne retient, en les exagérant encore, que les éléments miraculeux. Prenons la vocation de Moïse. Dans ce récit, ce dont il se souvient, c'est du buisson qui brûlait et ne se consumait point, c'est du bâton qui se changeait en serpent, détails qui sont secondaires pour nous. Par contre, l'idée que Dieu se révèle à Moïse : « Je suis Celui qui est, » que Dieu donne à Moïse la mission de délivrer son peuple, tout ce qui est essentiellement religieux et moral, n'est pas mis au premier plan. L'enseignement religieux, pour rendre les services qu'on attend de lui, pour pouvoir être une réelle initiation à la vie morale et religieuse, a besoin de briser ses vieux moules et d'être coulé dans les moules modernes.... Une modification en ce sens de notre enseignement religieux ferait taire bien des scrupules légitimes de nos maîtres¹. » Comme les moules ne sont pas moins vieux à l'Ecole du dimanche qu'à l'école de la semaine, à cette différence près qu'on s'y sert de la Bible elle-même au lieu de manuels qui l'abrègent, les observations de M. Fornerod s'appliquent à l'enseignement de l'une comme à celui de l'autre, et c'est pourquoi nous avons jugé à propos de les citer ici.

Si le comité des Ecoles du dimanche a fait acte de clairvoyance en discernant les signes des temps et s'il s'est placé résolument en présence de la réforme à opérer, on ne saurait lui reprocher d'avoir été téméraire ou révolutionnaire. Il s'est, au contraire, montré d'une remarquable prudence. En demandant des lumières qui permettent aux instituteurs religieux de faire face aux nouvelles exigences, il a d'abord très bien compris que les résultats de la science et de la critique ne devaient pas être présentés pour eux-mêmes aux enfants, vu que, dans l'enseignement religieux, ils ne sont pas un but, mais un moyen, et qu'il y avait simplement lieu

¹ *Semear vaudois* du 5 mars 1905.

d'en tenir compte dans l'exposition des récits bibliques. A plus forte raison, ne lui est-il pas venu à l'idée d'initier les enfants ou même les moniteurs aux discussions scientifiques, aux hésitations, aux tâtonnements qui précèdent et préparent l'acquisition de ces résultats. Comme on l'a très bien dit à l'une des dernières assemblées de l'Union genevoise des Ecoles du dimanche, où la question de l'Ancien Testament a été discutée, « il ne faut pas que les odeurs de la cuisine pénétrent dans la chambre à manger ¹. »

Ensuite il a limité la question à l'Ancien Testament, qui peut dans une certaine mesure être envisagé à part, parce que les faits qu'il renferme, ressortissant à la révélation en Israël avant Jésus-Christ, sont en rapports bien moins étroits avec l'Évangile que ceux contenus dans le Nouveau, et aussi parce que c'est essentiellement sur eux qu'a porté l'effort de la critique biblique. Cette dernière, à laquelle on impute volontiers l'ébranlement de l'ancienne conception de la Bible, n'est toutefois pas la seule cause, ni même peut-être la cause essentielle de son abandon graduel : il faut aussi faire entrer en ligne de compte les sciences physiques et naturelles, qui ont transformé du tout au tout l'idée qu'on se faisait du monde, de ses origines et de ses lois ; l'archéologie, qui a permis, non seulement d'éclairer et de compléter, mais aussi de rectifier sur certains points les récits de l'Ancien Testament ; enfin la science des religions, dont les données, appliquées à la religion d'Israël, en ont montré, sous un jour nouveau, les rapports avec les religions païennes. Aussi le Comité a-t-il, avec raison, indiqué et même placé en premier lieu la science parmi les facteurs qui ont contribué à modifier les vues traditionnelles.

Enfin, en même temps que, sous l'influence de cette dernière, la religion prenait mieux conscience de son caractère propre et des limites de son domaine, dans la mesure où baissait le crédit de la doctrine théopneustique, le voile qui recouvrait l'Ancien Testament ou du moins certaines de ses

¹ M. le pasteur Poulin, *Education chrétienne*, 1904, p. 479.

parties, aux yeux de beaucoup de croyants, est tombé, et la conscience chrétienne s'est mieux rendu compte de ce qui différencie l'Évangile de la révélation antérieure. L'opposition qu'il y a, à certains égards, entre le régime de la loi et celui de la grâce n'a plus été masquée. Comment, dès lors, présenter à des enfants que l'on veut élever dans la foi évangélique et former à la vie chrétienne, des récits imprégnés, non de l'esprit de Christ, mais de l'esprit d'Elie et d'autres hommes de l'ancienne alliance, qui, pour sauvegarder les droits du Dieu d'Israël, recouraient, dans leur ignorance, à des moyens inadmissibles pour le disciple du Maître doux et humble de cœur ? Il y a là une autre face du problème qu'il convenait de ne pas laisser de côté et que le Comité n'a pas non plus négligée.

En présence des difficultés que nous venons de signaler, le Comité aurait pu poser la question préalable : *Faut-il continuer à utiliser l'Ancien Testament dans l'enseignement de la jeunesse ?* Question à laquelle plusieurs répondent négativement, jugeant ces difficultés insurmontables. Il n'a cependant pas songé à mettre seulement en question le maintien de l'Ancien Testament dans le cycle des leçons à donner aux enfants des Ecoles du dimanche, et en cela aussi il a fait preuve de sagesse. On sait qu'en 1869 déjà, l'emploi du recueil sacré des Juifs comme livre de classe, fut attaqué par M. Ferdinand Buisson, alors professeur de philosophie à Neuchâtel. Ses arguments, qui n'étaient pas tous sans valeur, auraient peut-être trouvé plus de crédit si la campagne qu'il avait entreprise contre l'usage pédagogique de l'Ancien Testament avait été engagée pour elle-même, et non pour servir de tremplin à la levée de boucliers du christianisme libéral. Il eût cependant été bien difficile, pour ne pas dire impossible, en l'état des connaissances d'alors, de trouver un terrain d'entente entre les représentants de la science indépendante et ceux du christianisme traditionnel. En effet, ils n'étaient pas seulement séparés les uns des autres par la question du miracle. Comme l'existence d'un développement progressif de la révélation en Israël était encore généralement ignorée,

dans l'un des camps l'on rabaissait trop l'Ancien Testament, en relevant surtout, dans son texte, les témoignages d'un état religieux et moral déjà dépassé à l'époque des grands prophètes; du côté orthodoxe on excusait tant bien que mal les traits choquants de ses plus anciens récits, et l'on ne voyait guère, dans son contenu, que ce qui annonce l'esprit de Christ.

En 1893, la thèse soutenue par M. Buisson a trouvé, en Allemagne, un nouveau défenseur dans la personne d'un pédagogue du nom de Katzer, qui voit du judéo-christianisme dans l'emploi de l'Ancien Testament comme livre d'instruction religieuse, et dont les publications¹ rouvrirent le débat sur la question. Reprenant un argument déjà avancé par M. Buisson, M. Katzer prétend qu'il n'y a pas de peuple élu et que le paganisme est, aussi bien que la religion d'Israël, la préparation positive du christianisme. On lui a reproché, avec raison, de méconnaître la différence fondamentale qui s'affirme dès la première page de la Genèse par l'apparition du Dieu vivant, créateur et conservateur du monde, où il veut établir son empire par l'accomplissement de sa volonté. L'idée du règne de Dieu, qui se fait jour tardivement dans une ou deux écoles philosophiques du monde gréco-romain, ne peut être comparée, même de loin, avec l'inspiration qui a été, à partir d'un moment donné, le moteur de la vie religieuse de tout un peuple. Il y a là une révélation spéciale qui prépare celle de Jésus-Christ. Elles forment ensemble un tout indissoluble, et il ne faut point séparer ce que Dieu a uni. L'intelligence du contenu de l'ancienne alliance ne peut qu'aider à mieux comprendre la nouvelle, et elle est indispensable, pour la raison déjà que dans son document se trouve justement l'expression classique de vérités qui, dans le Nouveau Testament, sont plus supposées qu'explicitement énoncées. Ensuite, Jésus ne doit rien au paganisme; le christianisme est, à son origine, la religion des Juifs qui ont cru

¹ *Das Judenchristentum in der religiösen Volkserziehung des deutschen Protestantismus*, 1893. *Der christliche Religionsunterricht ohne das Alte Testament*, 1896.

à lui comme Messie. Né sous la loi, ce sont les conceptions religieuses, uniques en leur genre, de ce peuple privilégié des grâces de Dieu, que, en mettant le sceau à son œuvre par le sacrifice de sa vie, il a unifiées, considérablement approfondies et dépouillées de leur caractère particulariste pour qu'elles devinssent le bien commun de toutes les nations. Il s'est nourri de Moïse et des prophètes, et nul ne peut arriver à bien saisir sa personne et son enseignement sans chercher après lui son aliment spirituel dans l'Ancien Testament.

L'esprit de l'Ancien Testament, dit encore M. Katzer, est complètement différent de celui du Nouveau, et c'est une erreur pédagogique de les rattacher l'un à l'autre, car ainsi l'on en est réduit à dissimuler, par l'interprétation typologique et allégorique, le caractère propre de l'ancienne alliance. D'ailleurs, Jésus lui-même montre l'Ancien Testament dépassé par le jugement qu'il porte sur Jean-Baptiste et par l'institution [de la Cène. L'Ancien Testament ne renferme rien qui prépare directement à comprendre l'idéal de la vie chrétienne. Sa morale n'est pas celle du Nouveau et ne saurait provoquer le profond sentiment du péché exigé par celle-ci. Le décalogue ne convient pas comme introduction à la morale évangélique; il est trop pauvre à côté d'elle. Jésus, au reste, en montre l'infériorité dans le sermon sur la montagne.

A cela on a répliqué : l'Ancien Testament nous présente, il est vrai, une phase inférieure de la révélation, mais elle peut conduire au sanctuaire, elle est même nécessaire pour y acheminer. On n'y entre pas d'un coup, pas plus qu'on ne gravit d'un bond une haute montagne. Ensuite, est-il juste de dire que l'Ancien Testament ne renferme pas une initiation à l'idéal de la vie chrétienne ? Si la vie par la foi est autre sous la nouvelle alliance que sous l'ancienne, la différence n'est pourtant pas essentielle : saint Paul cite Abraham comme un héros de la foi. D'autre part, les discours du serviteur de l'Eternel, dans la seconde partie du livre d'Esaïe, le livre de Job, la piété des Psaumes mènent directement à Christ. Sans doute, le décalogue peut paraître maigre com-

parativement à la richesse de l'idéal chrétien de la vie, mais est-il trop pauvre pour servir d'introduction à la morale chrétienne? Jésus ne l'a-t-il pas utilisé dans ce but ainsi que d'autres prescriptions d'un caractère encore plus rudimentaire? Enfin et surtout n'a-t-il pas emprunté à la loi les deux grands commandements qu'il faut observer pour avoir la vie?

La question qui se pose n'est pas tant de savoir si l'on peut se passer de l'Ancien Testament que de savoir s'il ne conviendrait pas de remplacer par d'autres morceaux, d'un caractère différent, bon nombre des récits auxquels on s'est tenu jusqu'ici. Si l'enseignement de l'histoire sainte pèse comme un joug incommode sur une partie de ceux qui sont appelés à le donner, cela vient de ce que les sujets traités, sont, pour la plupart, tirés de la période de l'histoire d'Israël antérieure aux grands prophètes, et souvent en contradiction avec l'enseignement de ces derniers. On couvre cette contradiction en idéalisant, en christianisant même les figures des patriarches; mais n'est-on pas ainsi infidèle au texte que l'on prétend expliquer? Les personnages de l'histoire de l'ancien Israël, tels qu'ils nous sont présentés dans la Bible, ne sont pas une société dans laquelle il faille faire entrer les enfants chrétiens sans un indispensable complément. Nous devons leur offrir autre chose de l'Ancien Testament. Il faut y choisir, comme matière d'enseignement, ce qui, historiquement, a eu une part prépondérante à l'éclosion du christianisme, ce qui s'en rapproche le plus par l'esprit et ce qui peut le mieux aider à illustrer, à approfondir et à affermir dans les âmes l'ordre d'idées du Nouveau Testament: à savoir les prophètes et les Psaumes. Encore ne faut-il pas oublier ni cacher que la voix du Dieu de l'Évangile ne s'y fait pas encore très clairement entendre et que le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que les prophètes, même quand ceux-ci s'élèvent le plus haut. Il ne reste ainsi plus grand'chose de l'Ancien Testament, mais l'essentiel doit être le Nouveau. Il y a un temps considérable à gagner, en éliminant du programme de l'enseignement religieux des matières ne répondant pas aux

exigences de la foi évangélique, et dont la tendance est même antichrétienne ou païenne. Celles des histoires de l'Ancien Testament qui portent la marque du véritable esprit des prophètes et des psalmistes doivent être doublement les bienvenues, vu la forme concrète, plastique sous laquelle elles présentent l'enseignement religieux et moral ; car, mieux qu'un développement abstrait, un récit faisant tableau permet de mettre les pensées élevées à la portée de l'âme enfantine ; mais il n'y en a pas beaucoup qui réalisent cette condition essentielle. La difficulté est qu'on n'a pas encore approprié la substance des livres prophétiques et des Psaumes à l'enseignement. On ne peut, d'autre part, s'en occuper qu'avec les enfants les plus âgés.

Tel est le point de vue qu'en opposition à celui de M. Kutzer, M. F. Schiele a développé dans la *Christliche Welt*¹, journal religieux destiné au public cultivé d'Allemagne. Nous n'avons pas à le discuter ici ; mais nous avons tenu à le résumer pour montrer que, sans abandonner l'Ancien Testament, on peut arriver à une conclusion bien plus radicale que celle à laquelle s'est arrêté le Comité, qui s'est borné à demander comment on doit présenter aux enfants ses « récits », c'est-à-dire avant tout sa partie narrative, en tenant compte des exigences nouvelles.

Nous pouvons ajouter que les vues de M. Schiele sont partagées par une autorité scientifique, M. le Dr Hermann Guthe, professeur à Leipzig et auteur d'une remarquable histoire du peuple d'Israël. Selon lui, « les morceaux de l'Ancien Testament n'offrent, bien compris, que dans de rares cas des idées qu'on puisse faire valoir comme paroles de Dieu, au sens *chrétien*. Dans la règle, ils portent, dans une pleine mesure, la marque de la manière de penser *israélite*, dont les enfants sont éloignés tant sous le rapport religieux que sous le rapport historique.... Ils ne s'approprient absolument pas aux premiers degrés de l'enseignement religieux et ne doivent entrer en ligne de compte que pour l'enseignement

¹ Année 1894, p. 586 ss., 761 ss. Voir aussi les articles de M. Kannegiesser, de Cassel, même année, p. 102 ss., 127 ss., 155 ss.

supérieur, — après qu'un solide fondement de connaissances chrétiennes a été posé, — et cela non pour instruire les élèves dans la religion israélite, ou pour faire avec eux de l'histoire des religions, mais simplement pour montrer que le christianisme a des racines dans l'histoire. Car les morceaux de l'Ancien Testament ne peuvent, en vérité, être considérés comme un moyen approprié pour faire naître la foi et les idées chrétiennes, celles-ci ne s'y trouvant pas ou n'y apparaissant que troubles et voilées. Par contre, ils sont le meilleur moyen, le moyen indispensable, pour enseigner à comprendre le christianisme comme une révélation de Dieu dans l'histoire. On posera d'abord les fondements historiques nécessaires, puis on montrera, en s'attachant particulièrement aux prophètes, aux Psaumes, au livre de Job, aux grandes traditions religieuses de la Genèse et au Deutéronome, les présuppositions et la préparation du christianisme : conception de Dieu et du monde, royaume de Dieu, Messie, culte raisonnable, péché et rétribution, et l'on ne fera pas seulement ressortir l'accord avec l'Évangile, mais aussi les différences¹. »

Même M. le professeur Kautzsch, de Halle, un autre spécialiste renommé, qui a publié, en opposition aux attaques dirigées contre l'Ancien Testament, un travail sur sa valeur permanente², n'en conserve en définitive, pour l'usage pratique, qu'un choix restreint de récits, après avoir déclaré qu'il est impossible de n'y trouver que des modèles de piété et de moralité à proposer à la jeunesse. Pour l'instruction proprement religieuse, il renvoie aussi aux Psaumes et aux prophètes.

On vient de voir que M. Guthe est opposé à l'enseignement de l'Ancien Testament comme base première de l'instruction religieuse. Outre les deux questions : *Faut-il continuer à enseigner l'Ancien Testament aux enfants ? Si oui, que faut-il*

¹ Rapport présenté en 1894, à la Société de théologie de Dresde, sur l'Ancien Testament dans l'enseignement religieux chrétien.

² Traduit en français sous ce titre très malheureux : *Nous gardons l'Ancien Testament*, par M. E. Maury (1903).

leur en apprendre? il s'en pose donc une troisième que nous croyons devoir aussi noter au passage ; c'est celle-ci, qui est connexe de la question de méthode : *Quand faut-il le leur présenter?* La pratique traditionnelle consiste à l'étudier avant le Nouveau, et cela pour la raison que les principes de la morale chrétienne sont souvent trop élevés pour qu'ils puissent bien les saisir. « Nous leur faisons apprendre sans doute, disait déjà M. Félix Bovet, ces beaux passages de saint Paul sur la charité, dans lesquels on voit que l'amour croit tout, espère tout, supporte tout, — mais c'est plutôt pour qu'ils les retrouvent en eux-mêmes à mesure que l'expérience les aura préparés à les comprendre. Dans le Nouveau Testament, la notion du droit et de la justice peut paraître quelquefois voilée par celle de la miséricorde et de l'amour ; et pourtant pour bien comprendre la miséricorde, il faut commencer par comprendre la justice ; la morale chrétienne est le couronnement de celle de l'Ancien Testament, celle de l'Ancien Testament est la base de la morale chrétienne.... L'Ancien Testament ne nous montre, dit-on, que les premiers pas de la vie religieuse de l'humanité ! Oui, mais nous croyons que tout homme doit refaire plus ou moins le chemin qu'a fait l'humanité elle-même : l'enfant comprend mieux l'histoire des anciens âges, si différents qu'ils soient du nôtre, que l'histoire de l'époque où nous vivons¹. »

Cette méthode est encore justifiée en ces termes dans les « Instructions générales » qui accompagnent le plan d'études nouvellement adopté pour les écoles primaires vaudoises :

« L'histoire biblique présente à l'enfant, au fur et à mesure de son développement, la morale qu'il est à même de s'approprier. L'évolution morale chez le peuple juif suit d'assez près l'évolution morale de l'enfant. L'état d'esprit ou d'âme de celui-ci est donc toujours en rapport avec l'enseignement donné, et il est élevé peu à peu de la morale simple, plutôt passive des patriarches, à la morale pure et agissante de Jésus-Christ². »

¹ *Examen d'une brochure de M. F. Buisson*. 1869, p. 17-18.

² Cette thèse est empruntée à la pédagogie de Herbart. Voir F. Guex, *Histoire de l'instruction et de l'éducation*, 1906, p. 425.

Le point de vue opposé à cette théorie, qui plie bien un peu les faits à son usage et place, en particulier, trop haut son point de départ, a été soutenu en France par M. Fallot, qui veut qu'on fasse connaître avant tout, aux enfants, Jésus-Christ et le Dieu de l'Évangile. L'Ancien Testament nous fournit la clé de l'Évangile s'il s'agit d'une étude suivie et complète. « Mais un effort de cette nature n'est pas à la portée des enfants. C'est beaucoup moins à leur tête qu'à leur cœur qu'il faut s'adresser.... Il importe tout d'abord de les conquérir à Jésus-Christ et de les placer sous son influence.... C'est alors, mais alors seulement, qu'on pourra sans danger raconter à l'enfant les origines et l'histoire du peuple au milieu duquel Jésus est né.... » Une méthode plus simple et plus logique serait de débiter par les origines, puis on suivrait pas à pas le progrès des révélations divines pour aboutir à Jésus-Christ, qui marque leur plein épanouissement. Mais cette méthode serait moins pédagogique. « Il y a plus, le sens moral des enfants courrait le risque de se fausser, si l'on commençait par les faire séjourner, sans préparation aucune, dans le marécage des origines d'Israël. Il y a de la boue là-dedans, beaucoup de boue. L'enseignement traditionnel de l'Ancien Testament a causé de grands dommages dans nos Églises. De toutes façons, les lectures de l'enfant doivent être combinées de telle sorte qu'elles le placent d'emblée en présence de la personne de Jésus-Christ et qu'elles l'y ramènent sans cesse¹. »

Notons encore que l'idée de réserver l'enseignement de l'Ancien Testament à des enfants plus âgés que ceux qui suivent les Ecoles du dimanche, si l'on ne veut pas se borner à enseigner dans celles-ci la Bible telle quelle pour réserver à l'instruction des catéchumènes les questions de critique, a été émise dans une réunion cantonale de moniteurs, par un laïque du Petit-Saconnex (Genève), M. Rodolphe de Haller. M. le pasteur Auguste Gampert, auteur d'un très bon manuel

¹ *Le Dieu masqué*, 2^e éd., 1903, p. 60-61.

d'histoire sainte¹, qui prend en sérieuse considération les résultats de la critique, y a aussi exprimé l'opinion qu'il faut, en tout cas, commencer à expliquer aux enfants le Nouveau Testament, pour donner à l'enseignement chrétien sa base véritable, vu qu'il ne s'agit pas tant de les instruire que de leur inspirer l'amour de Dieu et de réveiller leur conscience².

En France, la question de la réforme de l'enseignement de l'histoire sainte, soulevée, il y a dix ans, par M. L. Tarrou, dans une série d'articles de la *Revue du christianisme social*³, a été reprise, depuis 1903, par MM. Kœnig, Lods, Westphal, Fulliquet et Wilfred Monod, qui se sont élevés contre la méthode traditionnelle et ont posé les bases d'un système nouveau. On s'est arrêté, pour le choix des matières, à une solution intermédiaire qui consiste à garder le plus grand nombre des récits de l'Ancien Testament jusqu'ici utilisés, en les exposant plus sommairement, et en y ajoutant presque exclusivement les éléments historiques des livres prophétiques. Comme on le verra, l'influence de l'un ou de l'autre de ces chefs de la pensée protestante en France, s'est fait visiblement sentir sur plus d'un des participants au concours, qui les ont suivis sur ce point comme sur d'autres. Il est à remarquer que, chez nos voisins d'outre-Jura, personne n'a proposé de mettre de côté l'Ancien Testament.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail des publications de ces auteurs, qui sont à notre portée et dont le comité pourra donner la liste, ainsi que celle des écrits parus en langue allemande, grâce aux indications bibliographiques très complètes qui accompagnent l'un des mémoires couronnés⁴. Mais on nous permettra, avant de passer à l'examen de ces derniers,

¹ *Histoire du peuple d'Israël d'après l'Ancien Testament*. Genève, 1904.

² *Education chrétienne*, 1904, p. 479.

³ Numéros de septembre et de novembre 1895, p. 293 et 359 ; de janvier et de mars 1896, p. 35 et 101. On y trouve consigné le résultat d'une enquête à laquelle M. Tarrou avait procédé et qui lui avait valu un certain nombre de réponses de personnes autorisées.

⁴ L'Angleterre est déjà pourvue d'excellents ouvrages vulgarisant les théories scientifiques relatives à la Bible et adaptant les résultats de la critique à l'usage

de donner, à titre de comparaison avec eux, les grandes lignes d'un remarquable travail présenté, en 1903, par un Suisse romand, M. Ch. Mercier, professeur à la Maison des missions de Paris, aux Conférences pastorales générales de France, travail qui n'a pas été publié, mais dont nous avons eu en mains le manuscrit, grâce à l'obligeance de l'auteur.

L'étude de M. Mercier est intitulée : **Les résultats acquis de la critique de l'Ancien Testament et l'enseignement religieux**. Une première partie est consacrée à l'exposé de ces résultats, qui sont répartis, pour plus de clarté, en cinq groupes principaux : a) *méthode à suivre* : ce doit être la méthode historique ; b) *ses conséquences sur le terrain de l'exégèse* : traduction et critique du texte, explication conforme aux données de l'histoire des religions ; c) *résultats de la critique littéraire* : Pentateuque, livres historiques, écrits des prophètes, particulièrement Deutéro-Esaïe, Daniel et Jonas ; d) *résultats de la critique sur le terrain historique*, notamment pour l'histoire des origines : époque de Moïse, patriarches, premiers chapitres de la Genèse ; e) *conséquences dogmatiques* : distinction à établir entre la parole de Dieu et les documents qui la renferment, caractère progressif de la révélation et préparatoire, c'est-à-dire imparfait, de la religion de l'Ancien Testament.

Dans une seconde partie, M. Mercier s'occupe de l'usage à faire de ces résultats dans l'enseignement religieux. a) *Y a-t-il opportunité ou obligation de les faire connaître* ? C'est un devoir de vérité, et aussi un devoir de fidélité à l'égard de la Bible et de l'Eglise, si l'on veut leur conserver le respect. b) *Les obstacles à leur vulgarisation* résultent du fait que les vérités nouvelles ne sont pas directement assimilables, et qu'il y a différentes classes de chrétiens ; les jeunes sont cependant plus accessibles. c) *Conséquences pratiques*. Comment procéder à cette vulgarisation ? Les pasteurs ne doivent pas s'encroûter dans la routine ; d'autre part, le tact et le sens religieux sont nécessaires : en chaire, on se bornera à pédagogique. On trouvera l'indication des principaux dans l'étude de M. König sur *La sincérité dans l'enseignement de l'histoire sainte*, p. 7-9, note.

un exposé positif en rapport avec les résultats de la critique, et l'on réservera la controverse pour les entretiens particuliers, qui pourront donner lieu à une véritable cure d'âmes intellectuelle. Aux petits, on montrera les conséquences pratiques des données scientifiques, non ces données elles-mêmes. Avec les catéchumènes, on se placera sur le terrain historique. Enfin l'on initiera les jeunes gens plus développés aux points de vue généraux nécessaires à une juste appréciation des faits concrets. En terminant, M. Mercier insiste sur la prédominance qu'il faut donner aux récits du Nouveau Testament, soit à l'enseignement de Jésus et des apôtres, sur ceux de l'Ancien.

La conclusion de cette introduction un peu longue, mais qui nous a paru nécessaire pour situer le sujet mis au concours par le comité, c'est que ce dernier, loin de se lancer aventurément en avant et de devancer les temps, n'a fait que suivre le mouvement et s'avancer en connaissance de cause sur un terrain déjà bien préparé. Voyons maintenant comment il a été répondu à son appel.

II

Bien que les concurrents ne disposassent que de six mois pour traiter un sujet vaste et complexe, à la fois théorique et pratique, et pour l'intelligence duquel les dons du pédagogue devaient s'unir à la connaissance générale des résultats acquis de la science et de la critique, dix travaux sont parvenus au comité. Ce chiffre, qui, nous le savons, eût été encore plus élevé si un laps de temps plus long avait été accordé, montre déjà à lui seul que la question est dans l'air et n'a pas été artificiellement soulevée.

Le jury, — qui était composé de MM. Méan et Neyroud, anciens pasteurs, Eug. Bridel et de Haller, pasteurs, Lavanchy, ancien instituteur, délégués du comité; de MM. les professeurs Vuilleumier, Gautier et Barrelet, et du rapporteur, pris hors de son sein, — se réunit une première fois, sous la présidence de M. Méan, le 1^{er} février 1905, afin d'établir la

marche à suivre pour la lecture et l'appréciation des travaux qui lui étaient soumis. Après un entretien préliminaire, il décida que ses membres en prendraient d'abord connaissance individuellement. Cette étude exigea quelques mois, puis vinrent les vacances et la dispersion qu'elles entraînent, de sorte que ce n'est que le 15 septembre et le 2 octobre que le jury put tenir deux nouvelles séances dans lesquelles chacun des travaux fut successivement discuté. Si, parmi eux, il en est quelques-uns qui, malgré la bonne volonté de leurs auteurs, que nous tenons à remercier de l'effort qu'ils ont fait, ont dû être écartés comme insuffisants ou ne répondant pas bien à la question posée, il s'en est trouvé d'autres de réelle valeur que le jury a été heureux de couronner.

Procédant par voie d'élimination, il a commencé par écarter un court mémoire accompagné de la légende : **Toutes les choses qui ont été écrites auparavant l'ont été pour notre instruction** (Rom. XV, 4), et dont l'auteur, qui est un adepte décidé de l'inspiration littérale de la Bible, a pris exactement le contre-pied de la question, du moins en ce qui concerne les exigences de la critique. Son exposé tend, en effet, à montrer qu'on ne doit tenir aucun compte de ses résultats dans la manière de présenter l'Ancien Testament aux enfants, et cela pour satisfaire aux exigences de la foi chrétienne telle qu'il la comprend.

Dans un premier chapitre intitulé : *Qu'est-ce que l'Ancien Testament ?* l'auteur déclare qu'étant tout entier revêtu d'une autorité divine, le saint Livre doit par conséquent être intégralement l'objet de la foi. Cette manière de l'envisager se justifie par l'action divine de l'Écriture, les miracles, les prophéties, le témoignage rendu à Jésus-Christ, les déclarations du Sauveur, et d'autres passages du Nouveau Testament. La critique ne doit pas s'élever au-dessus des récits de l'Ancien Testament pour les juger ou les modifier d'après la science. Dieu est plus grand que tous les hommes. Pour interpréter les Écritures, il faut l'Esprit de Dieu, que saint Paul oppose à la sagesse humaine, et l'Esprit ne peut con-

duire à faire un triage entre ce qui est inspiré et ce qui ne l'est pas. Le grand danger du point de vue moderne est de mettre le savant entre le fidèle et sa Bible.

Un second chapitre traite de *l'usage à faire de l'Ancien Testament à l'Ecole du dimanche*, puis donne un *plan d'enseignement* et une *liste de sujets*. 1° A l'Ecole du dimanche, il ne faut apporter ni négation, ni critique, ni doute au sujet de l'historicité des faits bibliques. On utilisera l'histoire générale, l'archéologie, la géographie et toute autre science pouvant servir à les expliquer ; mais il ne faut mentionner « l'erreur » que pour la réfuter. 2° La Bible ne peut être traitée en entier à l'Ecole du dimanche, certaines choses étant au-dessus de la portée des enfants. On commencera par la Genèse et suivra l'ordre du canon biblique. Après l'histoire, on traitera une partie des Psaumes, des Proverbes et de l'Ecclésiaste ; ces livres donneront de la variété à l'enseignement. On laissera de côté le Cantique des cantiques pour arriver aux écrits des prophètes, importants surtout à cause de leur vision de l'avenir ! L'étude de l'Ancien Testament alternera chaque année avec celle du Nouveau. 3° La liste, conforme au plan d'études, ne comprend pas moins de trois cent trente sujets, dont une partie, il est vrai, pourront être exposés sommairement ou seulement touchés en passant.

Cette théorie est intéressante à noter, parce que c'est celle qui a présidé à l'élaboration des premières listes de sujets pour l'Ecole du dimanche, qui étaient inspirées par le bibli-cisme le plus strict et jusqu'à l'époque desquelles l'auteur voudrait nous faire rétrograder ; elle montre, d'autre part, où en sont encore un certain nombre de moniteurs et de monitrices, qui ne se sont en aucune manière dégagés des liens de la théopneustie.

L'esprit de l'époque n'en pénètre pas moins dans le corps des auxiliaires à l'œuvre dans nos écoles ; nous n'en voulons pour preuve que le travail dont l'auteur a pris pour motto : **Bona fide**. A peu près de même longueur que le précédent, il forme avec lui le contraste le plus complet qu'on puisse

imaginer et n'est pas loin de nous faire passer d'un extrême à l'autre. Il s'élève contre la théorie de la foi à la Bible intégrale donnée comme condition de christianisme et, loin de partir en guerre contre la critique, il la déclare, au contraire, nécessaire, à condition d'être faite dans un esprit de prière et de foi. Elle est « la recherche scientifique de la vérité dans un but apologétique. » D'après elle, la Bible est le document *humain* de l'*histoire* de la révélation. Il faut y distinguer entre la lettre et l'esprit. Pour juger la Bible, on peut trouver un point de comparaison dans la Réforme du seizième siècle, qui, œuvre visible de Dieu, a cependant eu ses excès, et porte l'empreinte des passions des hommes qui l'ont accomplie. On doit porter le même jugement sur les massacres de l'Ancien Testament.

L'auteur envisage ensuite la critique biblique dans sa corrélation avec la foi ; celle-ci peut-elle en être amoindrie ou, au contraire, fortifiée ? Aidée elle-même par la croyance, elle ne saurait qu'être affermie par la recherche de la vérité. Ainsi la conclusion morale du passage de la mer Rouge ne souffre pas de son explication rationnelle. Au contraire, cet épisode nous montrera l'intervention divine aussi dans les événements actuels et la vie de tout homme, intervention qui amène le plus sûrement à la foi. Plus les faits relatés se rapprocheront de nos propres circonstances, plus ils seront dégagés du surnaturel, et plus notre expérience s'y reconnaîtra, plus notre foi sera fortifiée. Il n'y a donc pas conflit, mais union parfaite entre les résultats de la science ou de la critique biblique et la foi.

Et maintenant comment présenter aux enfants les récits de l'Ancien Testament en tenant compte de l'une et de l'autre ? Pour cela il faut : 1° Que le moniteur, ayant réalisé pour son propre compte l'union de la foi et de la croyance, ne les sépare pas dans son enseignement, et s'applique à démontrer le *fait moral* dépendant des circonstances extérieures qui servent à l'illustrer ; 2° la franchise et la loyauté dans l'enseignement ; 3° pas d'hésitation à l'égard de la théologie nouvelle ni de parallèle avec l'ancienne manière de voir et d'en-

seigner; 4° la libre discussion, avec les élèves, des hypothèses qui peuvent se présenter dans le développement des sujets; 5° l'usage, et non l'abus, de la critique, et la proscription de tout ce qui n'ajoute rien à l'intérêt du sujet.

En terminant, l'auteur réclame, pour l'usage des moniteurs, une publication sur l'Ancien Testament qui évite la sécheresse des manuels d'histoire sainte et qui soit faite dans l'esprit de la théologie actuelle.

Le plan d'études suppose neuf ans de fréquentation de l'Ecole du dimanche (de sept à seize ans), et un cycle de quatre ans et demi. La liste comprend cent sujets. Le fait que plusieurs d'entre eux (Josaphat, Athalie, Joas, Josias), sont pris dans les Chroniques et qu'on y trouve la consécration des prêtres et le culte lévitique au désert montre que, si l'auteur est emporté très loin, trop loin, dans le courant de l'esprit moderne et parle beaucoup de la critique en général, il n'est cependant pas au courant des résultats de la critique biblique proprement dite. Ensuite, s'il distingue avec raison entre la foi et la croyance, il ne paraît pas avoir une idée bien nette de ce qui les différencie l'une de l'autre. Aussi son travail a-t-il été jugé insuffisant par le jury; il n'en est pas moins suggestif et pourra utilement être présenté dans une assemblée de moniteurs ou publié dans *l'Education chrétienne*¹. Evidemment dû à une plume laïque, et, semble-t-il, féminine, il montre qu'on peut, tout en restant attaché à l'Evangile, avoir absolument rompu avec l'autorité extérieure en matière de foi, sans avoir été initié aux recherches de ces malheureux théologiens dont on dit tant de mal. Il vaut la peine d'en faire la constatation.

En troisième lieu, le jury a éliminé le travail accompagné de la légende : ***Deus providebit***. Celle-ci n'a pas été inspirée à l'auteur, comme on pourrait le croire, parce qu'il n'a donné, dans la liste des sujets demandée, que ceux de la période patriarcale et mosaïque, s'en remettant sans doute pour

¹ Il a paru dans *l'Education* (numéros de mars et d'avril 1906), depuis la rédaction de ce rapport, sous la signature de M^{lle} Marguerite Chausson.

le reste à la garde de Dieu. Non; « quelle que soit la méthode employée, l'Eternel pourvoira, et son œuvre se fera même sans méthode. » On se demande alors pourquoi le concurrent a entrepris de traiter une question qui est, au moins dans une large mesure, une question de méthode.

Cette étude est trop étendue pour que nous puissions songer à en donner une analyse détaillée, qui serait d'ailleurs rendue difficile par le manque de divisions claires. L'auteur dispose d'une bonne culture générale et le commencement de son travail n'est pas mauvais. Il s'y occupe de « ce qu'était la Bible et ce qu'elle est devenue. » Malgré l'œuvre de la critique qui a fait prévaloir la conception scientifique de sa composition, son contenu religieux ne peut vieillir; mais si elle renferme un élément divin, elle porte, dans la forme comme dans le fond, au plus haut degré la marque du temps et des hommes. Le caractère humain de l'Ancien Testament découle de la progressivité de la révélation, qui part de la barbarie pour traverser toutes les phases inhérentes à l'état d'imperfection dont Dieu s'efforce de sortir peu à peu Israël, le peuple qu'il a choisi pour devenir l'agent du relèvement et du salut universels. Dans une seconde partie, l'auteur traite la question du miracle après avoir relevé le fait, mis en lumière par la critique, que, dans l'Ancien Testament, des mythes, des légendes et des récits fictifs sont mêlés à l'histoire. Pour finir, il montre comment on peut, dans l'enseignement, surmonter les difficultés résultant des constatations qui précèdent. En somme, il ne considère que deux ou trois éléments, importants sans doute, du problème, mais à côté desquels plusieurs autres auraient dû entrer en ligne de compte. Il ne dit rien de la science en général, sauf pour en proclamer la faillite en ce qui concerne la prétendue immutabilité des lois de la nature, ni de l'archéologie dans ses rapports avec l'histoire sainte, et il ne parle pas non plus de la critique littéraire de l'Ancien Testament. Le plan d'enseignement distingue trois périodes principales (1^o légendes nationales et mosaïsme, dans lequel sont placés les sacrifices lévitiques et la pureté légale; 2^o période prophétique; 3^o exil

et temps postérieurs), auxquelles sont rattachés les livres de l'Ancien Testament. Enfin les sujets indiqués figurent avec des titres et des sous-titres en faisant ressortir le fond religieux et moral.

Le travail accompagné d'une assez longue *citation de Vignet* se distingue du précédent par une liste de sujets très soignée, avec indication des sources, prises souvent dans plusieurs chapitres, et des versets à mémoriser; mais il présente un caractère incohérent pour la raison suivante: ensuite d'une interprétation erronée du sujet du concours, l'auteur avait d'abord pensé aux enfants, pour lesquels il estime que l'essentiel est une bonne liste justifiée par un examen fidèle du programme. Cet examen et son application formaient les deux parties du travail primitif, sur lequel le concurrent, à la suite d'explications ultérieures, données dans l'*Education chrétienne* de novembre 1904, a ensuite greffé un exposé à l'adresse des moniteurs; dans cet exposé il donne les résultats auxquels l'a conduit l'étude personnelle de l'Ancien Testament. Sans être faux, ces résultats sont indiqués d'une manière trop générale et succincte pour pouvoir être de quelque utilité aux personnes s'occupant d'Ecoles du dimanche. Ces généralités supposent des lecteurs déjà au fait, et leur mode d'exposition ne répond pas au but du concours. L'examen du programme de celui-ci, qui leur fait suite, s'en tient trop à la lettre de son énoncé et ne renferme guère que des têtes de chapitres. Quant à son application, elle est viciée par la notion erronée des « alliances renouvelées presque de siècle en siècle, en progressant jusqu'à Jésus-Christ. » Ces considérations expliquent que le jury n'ait pu couronner ce travail.

Nous nous bornerons à en résumer la partie qui traite de l'examen du programme; elle ne manque pas d'originalité et nous paraît offrir quelque intérêt. 1. *Il s'agit des enfants.* L'Ecole du dimanche est une institution anormale, quoique nécessaire; elle fait ce que devraient faire les familles. L'âge des élèves varie de sept à douze ans en moyenne. Il faut

adapter l'enseignement à leur degré de développement. L'histoire sainte est aussi enseignée à l'école primaire, que les Eglises remplaceront de plus en plus. Son enseignement doit avoir le caractère d'un culte pour ne pas être confondu avec celui des autres branches. Il est préparatoire et doit servir d'appui au catéchisme, à la prédication, à la lecture personnelle de la Bible. — 2. *Il s'agit des récits de l'Ancien Testament.* Malgré ce terme de « récits », on ne s'en tiendra pas aux livres historiques, mais on embrassera aussi les prophètes, pour pouvoir construire un plan aboutissant vraiment à Jésus-Christ. Il s'agit donc de « leçons élémentaires sur l'Ancien Testament », leçons comprenant une grande majorité de récits. — 3. *Il faut les présenter aux enfants.* L'étude de l'Ancien Testament est indispensable : c'est le sol pour l'arbre de l'Évangile. Il est utile, vu la forme concrète qu'y revêtent les vérités. — 4. *Mais il faut les présenter aux enfants* et ne pas les exposer tels qu'ils sont contenus dans la Bible. Parfois il faut résumer, ou transposer dans le langage moderne, ou encore comparer avec l'enseignement de Jésus, ou enfin dégager une leçon cachée sous un symbole ou une parabole. Présenter signifie aussi respecter l'âme de l'enfant et songer à son avenir. — 5. *Les deux facteurs dont il faut tenir compte.* a) *La foi chrétienne.* Ses objets sont Dieu, ainsi que la personne et la loi de Jésus-Christ, à la lumière desquelles nous devons juger de l'Ancien Testament ; ce facteur a le pas sur le suivant. b) *Les résultats de la science et de la critique biblique.* Ce n'est pas la science matérialiste, mais la méthode scientifique (qui consiste à rechercher la cause, les rapports entre les phénomènes) dont il faut tenir compte. A ce titre, elle est un auxiliaire de la foi. c) Ces *résultats* sont acceptés, en général, sur la foi d'autrui. Il faut bien choisir ses guides et ne pas admettre d'emblée des hypothèses aventureuses. d) Les deux facteurs doivent *concourir* pour qu'on puisse présenter l'Ancien Testament aux enfants.

Le jury a mis de côté, avec plus de regret, deux mémoires se distinguant par des qualités de fond et de forme qui les

placent plus haut que ceux dont nous venons de nous occuper. Ils ont la même division générale, soit une première partie, dans laquelle sont examinées les exigences de la foi chrétienne, et une deuxième partie indiquant les résultats de la critique (à laquelle le second seulement a ajouté la science). Ces deux éléments du problème sont ainsi envisagés chacun pour lui-même et ne sont pas mis en rapport l'un avec l'autre. Le travail qui a été discuté le premier, celui dont l'auteur a pris pour légende : ***Les saintes lettres peuvent rendre sage à salut*** (2 Tim. III, 15), a, en revanche, une troisième partie ayant pour titre la question du concours, et s'occupant du choix des récits, puis de la vérité et de la liberté dans l'enseignement. Voici qu'elle est la substance des deux premières :

I. Les paroles de Jésus et de saint Paul sur l'Ancien Testament nous montrent que l'histoire d'Israël est spécialement et personnellement dirigée par Dieu en vue du salut du monde. Donc l'Ancien Testament est la première partie du drame de la rédemption. La foi chrétienne exige, en outre, l'acceptation du miracle, Jésus ayant admis, sans discuter, tout ce que son peuple admettait. Son autorité couvre donc l'Ancien Testament et nous en garantit la valeur. L'Esprit promis à ses disciples n'implique cependant pas l'infaillibilité et l'autorité absolue. Enfin, l'infériorité de l'Ancien Testament par rapport au Nouveau est attestée par les antithèses du sermon sur la montagne et la place assignée à Jean-Baptiste. On utilisera, dans l'enseignement, ce qui paraît être dans la ligne évangélique, et on laissera de côté le reste.

II. L'auteur fait abstraction de la science comme telle, la critique étant plutôt une méthode : son rôle est précisément d'appliquer à l'étude de la Bible les données actuelles des sciences naturelles, historiques, linguistiques ou autres. Elle n'a pas seulement démolé, mais reconstruit, et l'on peut parler de ses résultats positifs. Un mot les résume tous : celui de *développement*, d'*histoire* ou encore d'*évolution*, ce dernier terme n'excluant pas l'idée de créations nouvelles, de *révolutions*. Il y a donc eu *progrès* dans les conceptions religieuses et

morales des porte-parole de la révélation en Israël, qui part de l'*élohisme* pour aboutir au *monothéisme* proprement dit, en passant par le degré intermédiaire du *jahvisme* ou du *mosaïsme*. Le concurrent caractérise chacune de ces phases.

C'est un esprit cultivé, mais qui connaît sa Bible pour l'avoir étudiée plus encore dans un but d'édification qu'au point de vue scientifique. Son travail est bien écrit et se lit agréablement; il renferme maintes données intéressantes, par exemple sur le mythe et le miracle. A propos du réalisme un peu cru de certaines pages de l'Ancien Testament, il donne une explication très juste de ce qui constitue l'immoralité d'un acte, et il se montre non moins fin observateur dans le jugement qu'il porte sur la doctrine de la rétribution terrestre, trop souvent démentie par les faits. Enfin, pour montrer l'usage qu'on peut faire de morceaux prophétiques, il reconstitue dans un tableau très réussi et tout à fait parlant, la scène de Béthel, où le prophète Amos apparaît comme un trouble-fête et se voit expulsé par le prêtre Amatsia.

Malheureusement, à côté de ces heureux traits de détail, on trouve des notions générales inexactes sur le développement de la religion en Israël. Il y a bien eu trois degrés dans ce développement, encore que ce ne soit pas précisément ceux que le concurrent a cru y reconnaître; mais il est excessif de prétendre, comme il le fait, que, de l'un à l'autre, il y a autant de différence qu'entre la loi et la grâce. Ensuite il ne voit, à tort également, dans la religion patriarcale que l'achèvement de la religion naturelle et rabaisse trop les pères du peuple au profit des Chaldéens. Enfin, s'il a eu raison de mettre en vue les prophètes trop longtemps méconnus, il se laisse aller à une réaction excessive en leur faveur et leur donne décidément trop de place. Il a bien fait de tenir compte de l'âge des enfants dans l'élaboration de son plan d'études, mais il les divise en trois classes correspondant aux trois étapes de la religion d'Israël, sans penser que l'*élohisme* qu'il met à la base est ce que les jeunes enfants auraient le plus de peine à comprendre. Il a manqué ici de sens pédagogique, et l'on a trouvé aussi qu'il ne s'est pas suffisamment rendu

compte qu'il s'adressait à des moniteurs, devant lesquels il aurait dû justifier les résultats auxquels il est parvenu. Ajoutons qu'il n'a pas compris l'archéologie dans ses recherches et qu'il fait un emploi abusif de l'exégèse de l'Ancien Testament dans le Nouveau, exégèse rabbinique qui ne saurait faire autorité pour le chrétien affranchi du dogme de l'inspiration littérale. En somme, il est resté à côté du but auquel devait tendre le travail.

Le mémoire plus volumineux accompagné de la légende : **Dieu a parlé par les prophètes** (Héb. I, 1), se présente sous la forme originale, mais un peu vieillotte, d'entretiens d'un pasteur avec les moniteurs et monitrices de sa paroisse. L'auteur commence par jeter un coup-d'œil général sur l'Ancien Testament, son importance et ses difficultés. C'est le « premier chapitre de l'histoire de l'homme et de l'histoire de Dieu » (Vinet); ensuite Dieu y parle par les prophètes. En troisième lieu, il montre l'éducation religieuse de l'humanité par le moyen d'Israël. Les difficultés qu'il présente résultent : a) des formes ou habitudes orientales : hyperboles, mise en relief de la cause première, anthropomorphismes; b) des déficits moraux des patriarches; c) des ordres mis dans la bouche de Dieu qui nous semblent incompatibles avec son amour et sa miséricorde. L'auteur montre comment on peut surmonter ces difficultés : on traduira les sémitismes en japhétismes, on indiquera les causes secondes, on ne prendra pas à la lettre les représentations humaines de Dieu, on montrera les personnages de l'Ancien Testament châtiés et repentants de leurs fautes et l'on n'attribuera rien d'injuste à Dieu.

Les entretiens relatifs aux exigences de la foi portent sur le *but à poursuivre*, qui doit être de former des chrétiens, en n'implantant dans l'esprit des enfants que des croyances vraiment utiles, qui se transformeront en foi vivante en passant de l'intelligence dans le cœur et la volonté; — sur la *méthode à suivre*, qui comporte une triple action à exercer : en nous-mêmes, dans l'étude du texte biblique à exposer,

enfin sur les enfants ; — sur *l'ancienne et la nouvelle alliance*, qu'il faut nettement distinguer, mais en regardant la première comme un pédagogue indispensable pour conduire à Christ, que les « ombres » et symboles de l'Ancien Testament ne voilent qu'à demi ; — sur le *fond moral et religieux de l'Ancien Testament*, qui fournit les bases de l'Évangile : le Dieu créateur tout-puissant et tout bon, la Providence, l'homme créé à l'image de Dieu, le péché, la loi et l'espérance messianique. Il faut distinguer entre la loi, qui a été donnée par Moïse, et les prophéties qui rendent témoignage à Jésus-Christ, les promesses concernant le Messie, qui sont antérieures et postérieures à la promulgation de la loi.

Les entretiens sur les résultats de la critique et de la science bibliques sont consacrés aux *livres de l'Ancien Testament*, dont la date et les auteurs importent peu pour l'usage pratique, du moment qu'en tout état de cause leur fond moral et religieux demeure, mais dont le libre examen a affranchi la conscience chrétienne de l'esclavage de la tradition et de la lettre ; — aux *miracles de l'Ancien Testament*, qui n'ont rien de contraire aux lois de la nature, lesquelles sont encore imparfaitement connues, et n'ont pas tous la même importance ; — aux *origines de l'humanité d'après l'Ancien Testament*, obscures comme toutes les origines et cependant accompagnées de beaucoup de lumières, les récits qui les concernent supposant une révélation divine spéciale et ayant une valeur non seulement religieuse mais aussi scientifique ; — à *l'archéologie et l'histoire*, l'une éclairant l'autre, de la création à David ; — enfin au *développement graduel des mœurs et des idées religieuses à travers l'Ancien Testament*, développement qui comprend deux phases, allant l'une des origines à Moïse, l'autre de Moïse à Jésus-Christ.

Le plan d'études demande que, pour obtenir plus de variété, on alterne chaque année entre l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'on choisisse les sujets d'après leur importance et la richesse de leur contenu, qu'on conserve la principale place aux récits, en indiquant dans l'énoncé du sujet leur

portée morale, qu'on fasse néanmoins une plus grande place aux prophètes, enfin qu'on introduise aussi dans le cycle des leçons les préceptes moraux, les prières et les chants de louange de l'Ancien Testament, en les illustrant par des exemples et des récits qui s'y rapportent. Suit une très longue liste de sujets (164), qui va jusqu'à comprendre, par exemple, les descendants de Caïn (Gen. IV, 16-26), et la postérité d'Adam par Seth jusqu'à Noé (Gen. V). Nous ne voyons pas bien quelle édification l'on peut tirer de ces généalogies.

Ce travail n'a rien de hanal ; on pourrait même lui reprocher une ingéniosité un peu cherchée. La rédaction en est soignée, le style ample et volontiers imagé ; l'Ancien Testament n'y est pas seulement donné comme la lampe précédant dans la nuit l'astre du jour (d'après 2 Pierre I, 19, où il ne s'agit que de la prophétie), il est rapproché du Rhône et du torrent tumultueux qui est à sa source : de même le Rhône spirituel qui est en Christ a sa source dans les eaux bourbeuses et quelquefois sanglantes de l'Ancien Testament, mais il y a un courant toujours grandissant de justice et de vie qui passe à travers tout l'Ancien Testament et qui aboutit au Nouveau.... C'est seulement dommage que les draperies de la forme, comme aussi l'expérience pédagogique incontestable qu'indiquent certains développements, ne puissent compenser l'insuffisance des connaissances scientifiques.

La première partie est relativement acceptable ; mais dans la seconde, l'auteur est décidément en dehors des conditions du concours pour autant qu'il s'agit des résultats de la critique biblique. Il donne comme tels des hypothèses datant de trente ou quarante ans et qui sont depuis longtemps abandonnées ; c'est ainsi qu'il fait du Code sacerdotal la seconde partie du document élohiste du Pentateuque, avec lequel il n'a de commun que le même nom de Dieu, et qu'il voit encore des périodes dans les six jours de la création d'après la Genèse. Même incompétence en ce qui concerne les données de l'archéologie, dont l'importance est exagérée ensuite de rapprochements hasardés entre les découvertes des assyriologues

ou des égyptologues et certains faits mentionnés dans la Bible. Ensuite il arrête les renseignements, très sujets à caution, qu'il donne sur les résultats des fouilles au point de vue biblique au moment précisément où, à partir des rois, on peut établir des concordances directes et sûres entre ces résultats et les récits de l'Ancien Testament.

En ce qui concerne le développement de la religion d'Israël, l'auteur s'est assimilé, sur certains points particuliers, les résultats de la critique biblique; il est arrivé à reconnaître, en principe, que ce développement a été lent et graduel, et dans le tableau qu'il en trace, il donne une caractéristique assez juste du rôle et des idées de chacun des prophètes. Mais il est loin d'avoir toujours tiré, comme les textes permettent de le faire, les conséquences de cette thèse. Il fait remonter à l'époque préhistorique pour ainsi dire tout le contenu de la révélation préparatoire de l'ancienne alliance, qu'il dégage des premiers chapitres de la Genèse. La religion de Joseph est ensuite donnée comme revêtant un caractère essentiellement moral: c'est la religion de la pureté et du pardon, en un mot de la conscience. On se demande alors ce qu'il reste pour Moïse, pour les prophètes et même pour Jésus-Christ. Le concurrent n'a pas une idée plus juste des croyances juives relatives à la vie à venir, « que les Israélites attendaient vaguement comme une conséquence de la foi au Dieu vivant, » et dont il parle déjà à propos de Moïse. Il y aurait encore d'autres observations à faire, par exemple, sur la réduction des anthropopathismes à de simples figures, selon la vieille interprétation allégorique: le repos de Dieu, c'est l'œuvre achevée; sa repentance équivaut à sa désapprobation, et sa colère à son blâme. Mais nous ne voulons pas allonger. En somme, l'auteur fait la révérence à la critique, mais, en définitive, pour la congédier; c'est dire que, quelque intéressante qu'elle soit, son étude ne répond pas aux termes du programme.

Le concurrent qui a choisi la devise: *Primum veritas* relève d'abord l'extrême importance de la question. Il y va de

l'avenir du christianisme. Les résultats de la science et de la critique doivent être vulgarisés, et les premières données de l'enseignement ne doivent pas être fausses : il est plus facile d'apprendre que de désapprendre. Il cherche ensuite à répondre à la question posée en la décomposant en trois autres : dans quel esprit, d'après quelle méthode et d'après quelles données historiques essentielles faut-il présenter aux enfants les récits de l'Ancien Testament, en tenant compte des deux facteurs indiqués au programme ?

I. L'instructeur religieux doit ajouter à la foi la science, maintenant qu'il ne s'agit plus de donner une simple paraphrase du texte biblique avec quelques applications, mais de montrer le développement de la révélation divine à travers l'histoire du peuple de Dieu. Les quatre principales qualités requises sont l'amour de la vérité, la conscience, la prudence et la simplicité, qui sont examinées chacune dans ses rapports avec les exigences de la science et avec celles de la foi.

II. Il faut employer la méthode historique, qui s'inspire du libre examen et qui a remplacé la méthode scolastique et dogmatique des siècles précédents. C'est d'elle que procède la critique biblique, qui n'est pas nécessairement destructive : l'étude des documents a détruit des légendes et de fausses théories, elle a fait découvrir les sources du Pentateuque et disparaître certains miracles choquants ; grâce à elle, on a pu, en outre, distinguer un courant prophétique et un courant sacerdotal, qui sont entremêlés dans les livres historiques. D'autre part, les recherches archéologiques ont permis d'éclairer d'un jour nouveau les écrits bibliques en montrant les rapports de l'histoire sainte avec celle des peuples orientaux. Ensuite l'application à la première des données de l'histoire des religions a détruit l'idée d'une opposition tranchée entre la religion d'Israël et les religions païennes, bien qu'il faille continuer à voir ici l'œuvre de l'Esprit de Dieu, là l'effort infructueux de l'homme. L'histoire des religions a fait aussi ressortir la grandeur des initiateurs religieux.

III. Après un paragraphe sur les rapports entre l'ancienne et la nouvelle alliance, l'auteur passe aux données essentielles de l'histoire sainte, qu'il groupe sous les rubriques suivantes : les grandes traditions (à maintenir en tête dans l'enseignement pour des raisons pédagogiques), les patriarches, Moïse et l'établissement en Canaan, le prophétisme et le judaïsme post-exilique. Son travail se termine par un appendice sur le merveilleux dans l'Ancien Testament. La liste de sujets qu'il propose est destinée à un cycle de deux ans, sans tenir compte des fêtes religieuses, et comprend huit trimestres à treize leçons, soit en tout 104 sujets; elle fait une large place aux prophètes.

Ce travail, écrit avec une verve toute juvénile en un style qui ne manque pas de pittoresque, ni d'imprévu, possède de bonnes qualités moyennes; on n'y constate ni grande originalité, ni graves défauts. Il dénote un esprit primesautier, qui est porté à simplifier un peu trop les problèmes, mais qui a été formé à la bonne école scientifique et s'est efforcé de se maintenir au courant des recherches relatives à l'Ancien Testament. Si, dans le paragraphe sur les prophètes, il oublie de mentionner Jérémie, il donne une caractéristique très juste du vrai rôle des successeurs de Moïse, qui sont des prédicateurs plutôt que des hommes ayant pour mission de prédire l'avenir. Mais il est décidément trop peu original, notamment dans l'opposition excessive qu'il établit, après tel théologien français, entre le courant prophétique et le courant sacerdotal. Ensuite la forme de la religion d'Israël n'est pas, comme il le croit, presque entièrement empruntée à d'autres peuples. Enfin la distinction qu'il établit entre l'ancienne et la nouvelle alliance est insuffisante; l'infériorité de la première ne se montre pas avant tout dans la localisation et dans la représentation matérielle de la divinité. Son appendice renferme des considérations très judicieuses sur la manière de présenter les faits miraculeux. Mais est-il juste de dire que ceux d'entre eux qui ne doivent pas être éliminés peuvent tous être facilement ramenés à des phénomènes naturels, géologiques, météorologiques, électriques ou autres?

La question est plus complexe que l'auteur ne le suppose, et il faut réserver la part du mystère. Enfin, d'une part, il s'élève fort, dans son introduction, contre ceux qui veulent présenter Christ aux enfants avant l'Ancien Testament ; de l'autre, il pose comme un axiome que le but de l'enseignement de l'histoire sainte doit être de montrer le développement de la révélation en Israël, et dans tout son exposé historique, il suppose les enfants capables de comprendre ce développement. Or, l'intelligence en est, en tout cas, au-dessus de la portée des plus jeunes, et c'est pourtant à eux qu'il devrait être exposé ! Il eût valu la peine de s'arrêter un peu sur cette seconde thèse, qui n'entraîne rien moins qu'une révolution dans la manière de présenter l'Ancien Testament aux élèves de nos Ecoles du dimanche. Le concurrent n'en a pas moins bien compris de quoi il s'agissait. La première partie de son travail est même très bonne et pourrait être imprimée à part. Le jury a tenu à l'encourager en lui accordant un accessit de 100 francs. Le pli accompagnant le manuscrit renfermait le nom d'un de nos compatriotes vaudois établi à l'étranger, M. HENRI ANET, pasteur à Lize-Seraing (Belgique).

Le travail ayant pour épigraphe ce verset : *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises, parlé à nos pères....*, introduit la question par un parallèle entre la foi et la science, qui, n'ayant pas le même domaine, ne sauraient se limiter l'une l'autre. Dans un premier chapitre, l'auteur montre que, s'il ne peut y avoir de conflit entre la science et la révélation biblique, qui ne fait autorité pour nous que dans le domaine religieux, il y a désaccord entre la science moderne et la science des Hébreux ; dès lors, il est impossible de concilier avec elle la cosmogonie biblique, qui est, du reste, un emprunt fait à la Babylonie. Un deuxième chapitre nous renseigne sur l'archéologie et l'histoire d'Israël. Celle-ci est éclairée, confirmée et parfois rectifiée par celle-là, toutefois, seulement depuis l'époque des rois ou même du schisme des dix tribus. Auparavant on ne trouve aucun appui direct à l'authenticité

des récits bibliques. L'auteur s'occupe ensuite des résultats de la critique, qui se groupent autour de la découverte initiale et centrale des sources du Pentateuque et qui exigent un remaniement complet de l'histoire d'Israël. Plus de Moïse à la fois prescient et postscent ! La loi écrite n'est pas le point de départ, mais l'aboutissement de toute une évolution antérieure, les prophètes ne sont pas de simples répétiteurs, mais des innovateurs allant plus loin que Moïse. Un dernier chapitre suit le fil de l'histoire religieuse ainsi renouvelée, à partir des récits de la création et de la chute, qui en sont la préface nécessaire bien qu'il ne s'agisse pas de faits historiques, jusqu'à l'époque de la composition du livre de Daniel, au temps des Maccabées. Une conclusion montre, par l'exemple de la scène de Béthel, comment on peut expliquer aux enfants des textes prophétiques.

Ce travail présente plus de défauts, mais aussi et surtout plus de qualités que le précédent. Il donne peut-être trop de détails scientifiques pour la moyenne des moniteurs. On y trouve des longueurs, il n'est pas très bien proportionné quant à sa construction et se ressent aussi en ce qui concerne le style, de la hâte avec laquelle il a été rédigé. Le fond est heureusement supérieur à la forme. L'auteur a fait ressortir, avec talent, les grandes lignes du sujet. Il est très versé dans la littérature de langue anglaise relative à l'Ancien Testament. Ses connaissances théologiques sont satisfaisantes et ne pèchent que par de petites inexactitudes, auxquelles il pourra facilement être remédié. En rassemblant une bonne gerbe de renseignements sur les découvertes archéologiques d'Orient, il s'est gardé d'en exagérer la portée dans un but apologétique, et il a fait preuve à cet égard d'un véritable esprit scientifique.

Son exposé appellerait cependant quelques observations. Après avoir parlé du Pentateuque, il jette un coup d'œil trop sommaire sur les autres livres historiques. Moïse, donné comme le révélateur du Dieu compatissant et saint, est trop rapproché de Jésus-Christ. Dans la période qui sépare Moïse des prophètes-écrivains, Dieu ne se révèle pas seulement comme

le Dieu de la nature, l'idée de sa justice fait aussi des progrès, comme l'atteste l'épisode de la vigne de Naboth. L'auteur ne dit rien des prophéties messianiques. Ezéchiel n'est pas aussi spiritualiste qu'il se plaît à le croire. Si dans un certain sens ce prophète est un précurseur de l'Évangile, il apparaît surtout comme le père de ce judaïsme, dont le concurrent ne montre guère ensuite que le côté fâcheux. Il ne parle pas de la science des religions et n'aborde pas la question du miracle. Enfin le côté pédagogique du sujet est trop laissé dans l'ombre. L'auteur s'est préoccupé avant tout de créer chez les moniteurs une mentalité nouvelle et il n'a pas songé à tirer les conclusions pratiques des prémisses qu'il pose. Il se borne à dire que, s'il ne faut pas parler aux enfants des résultats de la critique et de la science, on doit tout au moins leur exposer, avec courage, mais aussi avec tact, les récits de l'Ancien Testament d'une manière qui soit compatible avec ces résultats. Notons encore que la liste des sujets (au nombre de cinquante-cinq) n'est qu'un programme très général, sans indication de passages bibliques.

En dépit de ces imperfections et de ces lacunes, le travail a fait une très bonne impression au jury, à cause de l'esprit profondément religieux qui l'anime ; on voit qu'il a été écrit avec amour, par un chrétien à l'âme sympathique et vibrante, qui a pris la plume pour rendre témoignage à la vérité à un moment où il importe de le faire dans l'intérêt même de l'Évangile, menacé d'un côté et compromis de l'autre. Il renferme des pages émouvantes où se montre l'homme qui a passé par une crise intérieure et qui est arrivé, au cours de ses études, à des résultats nouveaux sans avoir rien abandonné au point de vue de la foi. Ensuite et surtout, l'auteur a pris soin d'expliquer d'une façon claire et convaincante comment ces résultats ont été acquis ; il donne les principales raisons qui ont amené la critique à ses conclusions actuelles, et ainsi il évite de jeter inutilement le trouble dans les esprits. Bref, une de ses qualités essentielles est d'avoir eu l'intelligence du genre de public pour lequel il écrivait, public auquel il faut des explications et non pas seulement des affirmations.

Aussi le jury s'est-il décidé à mettre ce travail sur le même pied que les deux dont il nous reste à parler, et à lui accorder un prix de 300 francs, en exprimant toutefois le vœu qu'il soit revu et corrigé. Il est l'œuvre de M. ROGER HOLLARD, pasteur à Ormont-Dessus, qui vient de publier un intéressant essai de vulgarisation intitulé : *Trois crises de la foi en Israël*, et chez lequel on est heureux de retrouver l'indépendance d'esprit et la foi ferme et courageuse du vénéré auteur de *La théologie de la peur et la théologie de la foi*.

Le concurrent qui a pris pour légende cette parole de Gédéon : **Ah ! mon Seigneur, avec quoi délivrerai-je Israël ?** (Jug. VI, 15) veut aussi amener les chrétiens, et spécialement les moniteurs et monitrices, à admettre qu'il y a lieu de réviser la conception traditionnelle de l'Ancien Testament, et à comprendre pourquoi cela est nécessaire ; ceci reconnu, avec du tact et à la lumière de la foi, il est beaucoup plus aisé de trouver des méthodes nouvelles d'application. Son étude comprend deux parties, l'une théorique, l'autre pratique, qui ne sont pas indiquées extérieurement et qu'il y aurait tout avantage à distinguer nettement.

Un premier chapitre place le lecteur en présence de la question qui se pose : il s'agit de mettre fin au malaise qui résulte de l'existence de deux Bibles, ou plutôt de deux manières de comprendre la Bible : celle du théologien et du pasteur, et celle du simple fidèle, et ainsi aux attaques dirigées contre le saint Livre par la science matérialiste. Mais jusqu'à quel point l'autorité de l'Ancien Testament subsiste-t-elle pour celui qui a accepté le résultat des recherches scientifiques, soit la nouvelle manière d'envisager le recueil sacré ? Les diverses influences qui ont modifié notre conception de la formation et de la valeur de l'Ancien Testament, peuvent être rangées sous cinq chefs, dont chacun forme l'objet d'un chapitre, à savoir : 1° les *sciences naturelles*, qui ont introduit l'idée de la lente éclosion du monde ; — 2° l'*histoire des religions*, qui a fait découvrir des croyances identiques chez des peuples différents, et qui a montré l'évo-

lution des formes et conceptions religieuses ; — 3^o les *fouilles*, qui ont établi la dépendance de la civilisation d'Israël des nations voisines ; — 4^o la *critique théologique*, qui a démontré que le Pentateuque n'est pas de Moïse et mis les prophètes avant la loi ; — 5^o la *foi chrétienne*, qui saisit mieux maintenant qu'elle ne le faisait autrefois les différences entre les deux alliances. Suivent quelques conclusions, dont les principales sont que l'Ancien Testament n'est pas un livre de science et qu'il faut distinguer entre la science et la foi ; que l'influence du milieu sur les hommes de la Bible est incontestable, et que la révélation est une éducation progressive.

Dans la partie pratique, l'auteur expose d'abord « pourquoi nous gardons l'Ancien Testament » : il a été le livre de religion de Jésus, de culte au siècle apostolique et de piété des huguenots persécutés, il aide à comprendre le Nouveau, ses récits sont particulièrement propres à être enseignés aux enfants, enfin il donne aux chrétiens de sublimes exemples de piété et de foi. Puis l'auteur indique la place que l'Ancien Testament doit occuper dans l'enseignement évangélique, dans lequel on ne perdra pas de vue son caractère préparatoire et transitoire. Il montre ensuite comment il faut le présenter à l'Ecole du dimanche : on usera de sincérité et de franchise, on distinguera nettement entre l'Ancien et le Nouveau Testament, on laissera de côté certains récits peu édifiants, invraisemblables ou sans portée pratique, — en en gardant d'autres qu'on ne peut prendre à la lettre, à cause de leur valeur pédagogique, — et l'on n'oubliera pas qu'il s'agit avant tout d'édifier l'enfant. Si, dans l'élaboration du plan d'étude, il convient de respecter la trame historique, on ne perdra cependant pas ce but de vue. Le développement graduel de la religion d'Israël ressortira de l'exposé de la matière. L'étude de l'Ancien Testament se fera en une année, dix-huit mois étant consacrés au Nouveau. On donnera une grande place aux prophètes et à leurs espérances messianiques. La liste de sujets proposée est calculée pour quarante-huit leçons.

Dans ce travail, l'élément qui rassure et qui reconforte

est peut-être moins accentué que dans le précédent ; il est cependant d'une lecture édifiante ; on remarque, par exemple, une belle page sur ce qu'a de grandiose la conception d'une création progressive — par voie de transformation et d'évolution du simple au composé, — conception qui donne une plus haute idée de Dieu et produit une impression plus édifiante que celle de la création en six jours. L'auteur a su éviter les longueurs et une exposition trop scientifique, sans craindre de revenir sur ce qu'il avait déjà dit, pour le mieux graver dans l'esprit de ses lecteurs. Son style pourrait être plus alerte, mais sa langue est populaire ; elle a quelque chose de chaleureux et n'a rien de pédant, ni de doctoral. Son entrée en matière est excellente ; il explique avec une parfaite clarté pourquoi il faut changer de méthode. Ensuite il embrasse réellement le sujet dans toute son étendue, sans en négliger aucun des éléments, si ce n'est le merveilleux dans la Bible en face de la science. Le chapitre dans lequel la foi chrétienne est mise en présence de certains faits choquants de l'Ancien Testament est une vraie trouvaille. Le plan général est intéressant, la marche suivie est bonne, et les différentes parties du tout sont bien ordonnées. Enfin le plan d'enseignement est dressé avec beaucoup de méthode en rapport avec les principes énoncés ; on y trouve l'idée originale d'un squelette invariable, avec des sujets interchangeables, qui sont indiqués parallèlement dans la liste proposée.

Sans avoir des connaissances de première main sur la matière, l'auteur est un homme qui se tient au courant des questions religieuses et théologiques, et qui connaît bien en particulier son Ancien Testament. Il aurait pu citer d'autres arguments, tout aussi probants, en faveur de la non-mosaïcité du Pentateuque ; il rabaisse, lui aussi, trop les prêtres, dans lesquels il ne voit que des cléricaux mettant l'accent sur les formes, au profit des prophètes ; enfin il spiritualise trop l'espérance messianique, qui lui apparaît comme l'attente vague d'une lumière plus vive, alors qu'elle a aussi son côté national, terrestre et que les contours en sont nettement

dessinés¹. Ses remarques sur les résultats des fouilles valent mieux que les exemples qu'il donne, exemples qui pourraient être plus appropriés et plus convaincants.

A propos de l'histoire des religions, il n'est pas juste de dire d'une manière absolue qu'elle a ramené à une origine commune celles d'entre celles qui présentent des analogies ou qu'elle a établi la dépendance des unes par rapport aux autres. Il est des vérités qui ont pu surgir, à la fois, dans plusieurs milieux différents, et des ressemblances qui sont plus de forme que de fond : ainsi pour ce qui concerne la vie future. Dans la religion d'Israël il n'est pas certain que la croyance à la survie se soit modifiée sous l'action de la notion plus développée des disciples de Zoroastre, quelque influence que le parsisme ait pu exercer, à partir de l'exil, sur le judaïsme. L'idée de la résurrection individuelle, qui surgit tardivement, à l'époque des Maccabées, s'explique suffisamment comme le terme d'un développement organique qui s'est opéré au sein même de la religion du peuple de la promesse. Dans la partie pratique, l'auteur ne se rend pas non plus suffisamment compte que, si certains morceaux de l'Ancien Testament se prêtent bien à l'enseignement de l'enfance, on ne peut lui faire comprendre, au-dessous d'un certain âge, l'enchaînement de l'histoire religieuse qui s'y déroule.

Mais ce sont là des critiques de détail, qui n'enlèvent rien au mérite du travail, auquel le jury a alloué aussi un prix de 300 francs. Il est dû à la plume féconde d'un jeune pasteur, qui unit à la haute culture le talent du publiciste et celui du poète, et qui vient de publier dans la *Bibliothèque universelle*² deux articles très documentés sur le code d'Hammourabi : M. ROGER BORNAND, pasteur à Thierrens, ci-devant à Gand (Belgique).

Il nous reste à parler du mémoire à bien des égards remarquable qui était muni de la légende : ***Le salut vient des***

¹ Voir ce que dit sur ce point, M. Kautzsch, ouvrage cité, p. 20-23.

² Livraisons de novembre et de décembre 1905.

Juifs (Jean IV, 22). Pour son auteur également, il s'agit de vulgariser chez les moniteurs et monitrices la nouvelle conception de l'histoire sainte et de créer par là chez eux une mentalité qui les mette en possession d'une meilleure méthode d'enseignement. Pour atteindre ce but, il expose d'abord à grands traits ce qu'il y a de changé dans la manière de comprendre l'Ancien Testament, puis il étudie les voies et moyens d'une réorganisation de l'enseignement conforme à ce changement de point de vue.

L'auteur donne, au début, une excellente définition de la *critique*, qui a pour but de déterminer la date, l'origine, le degré d'historicité des livres et documents dont la Bible se compose, et qui ne fait qu'appliquer à la Bible la méthode aujourd'hui employée à l'égard de tous les documents du passé, puis il en indique les différentes branches : a) critique proprement dite, à la fois historique et littéraire ; b) critique du texte, qui s'occupe des manuscrits, des variantes, des versions ; c) exégèse, qui est une interprétation analytique, philologique et archéologique des écrits sacrés. Il s'occupe ensuite du catalogue des livres saints de la synagogue, le *canon hébreu*, dont l'ordre, qui sur plus d'un point diffère de celui de nos Bibles modernes, est celui dans lequel la collection s'est formée, et des apocryphes qui y ont été ajoutés. Il passe rapidement en revue, en suivant les trois parties de ce canon, les *livres de l'Ancien Testament*, en les envisageant à la lumière de la critique moderne. Il fait ressortir la *modification des thèses traditionnelles* qui est résultée de cette critique : la notion historique de la Bible a été substituée à la théorie du bloc infallible, et la loi subordonnée aux prophètes dans l'économie du salut. Enfin il donne une *esquisse d'une histoire organique de la religion d'Israël*, qui part de l'animisme ou religion des esprits, pour aboutir, au temps de l'exil, à la notion du Dieu unique et universel, — « qui conduit son peuple par le dur chemin de l'épreuve pour le rendre digne d'apporter la lumière à toutes les nations, » — après avoir franchi les étapes de la croyance au Dieu patron de la famille et de la tribu, puis au Dieu national

d'Israël n'excluant pas l'existence d'autres dieux moins puissants que lui.

L'adaptation des résultats de la critique à l'enseignement religieux nécessite des *conditions religieuses*, qui sont, en premier lieu, la foi. L'application de la nouvelle méthode doit être une œuvre de foi, c'est-à-dire de confiance. Les exigences de la foi chrétienne ne sont pas des postulats auxquels nous aurions à subordonner les faits. La foi ne comporte aucune présupposition conforme ou contraire à ce que peut établir la science. Il ne peut y avoir entre elles ni antagonisme ni compromis. On voit que, sur ce point capital, l'auteur se rencontre avec M. Hollard. A la foi doivent s'ajouter la sincérité, — aller jusqu'au bout de ce qu'on sait est une manière d'aller jusqu'au bout de ce qu'on doit, — et le discernement spirituel, qui permettra de choisir dans la Bible ce qu'elle offre de vraiment propre à nourrir les âmes de nos enfants. Les *conditions scientifiques* comportent des connaissances à acquérir et des livres à lire. Sur ces deux points l'auteur donne de précieuses directions et d'utiles renseignements. Les développements qui suivent sur les *conditions pédagogiques* à remplir, traitent des difficultés du problème, du principe directeur (la critique n'est pas un but, mais un moyen), de la rupture avec l'enseignement littéraliste, de l'orientation positive de l'enseignement nouveau, du choix et de la distribution des matières, de l'utilisation des récits non historiques, miraculeux ou de moralité inférieure, de la division et de la graduation de l'enseignement, des manuels à employer et du plan à suivre. Ce plan comprend quatre parties et commence par les patriarches ; les grandes traditions du commencement de la Genèse ne viennent que plus loin, au moment de l'histoire d'Israël où elles ont été fixées. La liste comprend soixante-cinq sujets rattachés aux époques préhistorique, héroïque, prophétique et judaïque, les trois dernières étant divisées chacune en deux ou trois périodes.

Ce travail est incontestablement supérieur à tous les autres au point de vue scientifique, et si le jury n'avait eu à tenir compte que de ce facteur, il l'aurait mis hors de pair. L'au-

teur est tout à fait maître de la matière, et les questions pédagogiques sont de même supérieurement traitées. Les deux parties sont bien proportionnées et la forme ne laisse rien à désirer. L'auteur connaît aussi très bien la littérature du sujet, il fait preuve d'une grande indépendance de jugement et il est très fort dans la critique des thèses traditionnelles ou des essais de solution qui lui paraissent insuffisants. Enfin, tout en sachant bien que seules les leçons du dimanche concernent notre personnel auxiliaire de moniteurs et de monitrices, il n'a, avec raison, pas cru devoir faire abstraction de celles de la semaine, estimant qu'en principe ces différentes leçons doivent former un inséparable tout, et que tracer, comme on veut le faire, une ligne de démarcation nette entre l'histoire d'un côté et l'édification de l'autre, tendrait à consacrer une véritable dualité d'enseignement. La question était d'ailleurs posée d'une manière toute générale.

Le concurrent ne s'est toutefois occupé que de la critique biblique et n'a rien dit des exigences de la science, il ne parle qu'incidemment, dans une note, des découvertes archéologiques. En outre, ceux des membres du jury qui sont le plus en contact avec nos moniteurs et monitrices ont trouvé qu'il n'avait pas suffisamment approprié son travail à l'état d'esprit de ces derniers. Il s'est borné à énoncer les résultats d'une critique souvent très avancée, sans montrer, au moins sommairement, comment on y est parvenu, ce qui eût été nécessaire, puisqu'il s'agit de convaincre ceux dont ces résultats heurtent les idées, et il n'a pas non plus suffisamment montré que l'édifice de la foi n'est pas ébranlé par l'introduction des idées nouvelles. Cependant la lecture de son mémoire sera très profitable à une élite intellectuelle, qui se rencontre aussi, grâce à Dieu, parmi les laïques à l'œuvre dans le champ du Seigneur. Le jury n'a pas hésité à lui accorder un prix de 300 francs, en exprimant le vœu que ce mémoire soit publié, ainsi que les deux travaux honorés de la même récompense. L'auteur en est M. EMILE LOMBARD, pasteur à Savagnier (Neuchâtel), dont les solides études exégétiques insérées dans la *Revue de théologie et de philosophie*

ont été remarquées, et qui a aussi traité avec beaucoup de compétence, dans le même recueil, du rôle de la critique dans l'enseignement religieux et dans la prédication¹.

III

Quelques observations et réflexions personnelles pour conclure. Comme on l'aura remarqué, il est un point du programme qui a été compris de différentes manières par les concurrents et qui pouvait être diversement interprété : c'est celui qui a trait aux exigences de la foi chrétienne. MM. HOLLARD et LOMBARD les ont placées en regard non pas tant de l'Ancien Testament que des exigences de la science. M. ANET a également rapproché la foi de la science, mais pour les mettre ensemble en relation avec l'esprit qui doit animer l'instructeur. M. BORNAND a fait porter l'accent sur l'adjectif plutôt que sur le substantif, et a opposé à la foi *chrétienne* ce qui, dans l'Ancien Testament, est contraire à l'esprit du Dieu de l'Evangile ; nous croyons qu'il a serré de plus près la pensée du Comité telle que celui-ci l'avait exprimée. Enfin, en traitant aussi isolément les postulats de la foi et ceux de la science, on pouvait rechercher ce que la foi chrétienne exige que nous acceptions de l'Ancien Testament² ou tout au moins envisager celui-ci plutôt dans son accord avec le Nouveau que dans ce qui l'en distingue, et c'est ce qu'ont fait les auteurs des deux mémoires qui précèdent immédiatement les travaux primés. Il n'y avait là-dessus rien de bien nouveau à dire, et ce n'était évidemment pas ce que le Comité demandait.

En parcourant les travaux des concurrents, nous avons été frappé par un autre fait. Si ceux d'entre eux qui sont au courant du mouvement théologique ont montré l'application des résultats de la critique à la *religion* d'Israël, ils n'ont pas montré en quoi l'*histoire du peuple* et de ses origines en est influencée, sauf pour la période préhistorique et patriarcale,

¹ Numéro de janvier 1903, p. 69.

² Comme l'a fait M. WESTPHAL dans la préface de son *Jéhovah*, p. 8 ss.

et pourtant c'est cette histoire que racontent en définitive les récits expliqués jusqu'ici à l'École du dimanche. Il eût été intéressant d'en suivre le fil aussi bien que celui des idées religieuses et de noter, au passage, les notions erronées qui ont été redressées, par exemple au sujet de la conquête de la Palestine et des fameux massacres des Cananéens qui ont déjà fait tant couler d'encre. N'eût-il pas été bon de faire connaître aux moniteurs qu'une étude attentive des sources a permis d'établir que cette conquête n'a pas été intégrale, mais s'est opérée graduellement, que la prise de possession du pays découlant de lait et de miel n'a pas toujours eu lieu à main armée, mais aussi ensuite d'entente pacifique avec les anciens habitants; que dès lors, si la barbarie de l'époque et la pratique de l'interdit ont fait répandre bien du sang, les massacres n'ont pas eu ce caractère de généralité qui leur est attribué, mais sont, en tant que systématiques, des massacres sur le papier, ordonnés après coup par les auteurs de la loi deutéronomique pour empêcher tout contact d'Israël avec l'idolâtrie? D'autre part, pour citer, à côté de ce grand fait, deux personnages importants entre tous, n'y avait-il pas lieu d'expliquer, avec textes à l'appui, que le David et le Salomon de la tradition ne sont pas toujours, tant s'en faut, ceux de l'histoire?

Quelques indications sur l'*haggada* juive, cette interprétation pieuse des portions historiques de l'Ancien Testament, qui ne se contentait pas de chercher au texte un sens caché, mais le paraphrasait, et l'augmentait de produits de la fantaisie religieuse, n'eussent pas été de trop. Elles auraient fait voir qu'on peut très bien sortir les anecdotes ainsi ajoutées de la trame historique primitive dans laquelle elles ont été insérées, et que c'est parfois tout bénéfice. Ainsi l'on sacrifiera sans regret deux histoires qui déparent leur contexte et qui sont le fruit de l'*haggada*: celle du foudroiement, sur l'ordre d'Elie, des envoyés d'Achazia (2 Rois I, 9 ss.; comp. Luc IX, 54, où Jésus réprimande ses disciples qui voulaient, sous l'inspiration de ce récit, agir de même envers les Samaritains inhospitaliers) et celle des petits enfants dévorés par

des ours pour s'être moqués d'Elisée (2 Rois II, 23-24.) Ces épisodes ne figurent pas dans la liste romande des sujets pour les Ecoles du dimanche, mais on les trouve dans certains livres protestants d'édification composés pour les enfants. (Voir, en particulier, *Ligne après ligne*, explication des récits de l'Ancien Testament publiée par la Société de Toulouse, 7^e édition, 1897, p. 424 ss. ; 434 ss.)

Si nous passons maintenant au côté pratique de la question, la conclusion qui nous paraît ressortir du caractère qu'on propose de donner à l'enseignement de l'Ancien Testament, c'est que, sous la forme nouvelle, il ne peut s'adresser à de jeunes enfants. On a déjà de la peine à faire comprendre à des catéchumènes de culture moyenne la distinction dès longtemps reconnue entre la préparation et l'accomplissement du salut, et maintenant il s'agit d'initier les enfants aux différentes phases du développement religieux en Israël ; car il faut en venir là si l'on ne veut pas continuer à idéaliser les patriarches et, à côté de cela, à imputer des cruautés au Dieu dont on prétend enseigner la parole. En effet, continuer à garder le vieux moule tout en enlevant à certains récits ce qui pourrait nuire à la dignité de Dieu, comme le conseille l'un des concurrents non primés¹, n'est qu'une demi-mesure et ne peut que jeter du trouble dans l'esprit de l'enfant, qui a devant lui le texte précis de la Bible, d'après lequel Dieu lui-même ordonne le sacrifice d'Isaac, la tuerie à laquelle se livrent les lévites au Sinäi (Ex. XXXII, 26 ss.) et le massacre des populations en temps de guerre. Quelle autorité peut avoir pour lui un enseignement qui appelle des réserves continues et qu'il faut sans cesse mettre au point ? Ensuite, que faire de textes comme celui souvent cité du Livre du pacte (Ex. XXI, 21, article de loi absolvant le maître qui ne tue pas du coup son esclave) qui avait scandalisé le nègre avec lequel l'évêque Colenso traduisait l'Ancien Testament² ? Car enfin

¹ L'auteur du travail intitulé : *Dieu a parlé par les prophètes*. Voir aussi l'article de M. H. Gagnebin, dans *l'Education chrétienne* de décembre 1905, p. 600.

² Kautzsch, ouvr. cité, p. 14-15.

l'enfant le rencontrera dans la Bible s'il la lit, et il est en droit d'en demander la justification ! Il faut donc, après lui avoir appris à distinguer entre Bible et parole de Dieu, lui parler d'un état de religiosité inférieure qui a précédé les lumières nouvelles apportées par les prophètes. Or s'il est déjà difficile de lui faire comprendre la distinction à établir entre la religion de l'Ancien Testament et la science des Hébreux avec laquelle elle est amalgamée, il l'est encore davantage de lui apprendre à faire le départ entre une moralité très imparfaite pour ne pas dire plus, et la foi à laquelle elle est associée.

MM. Bornand et Lombard estiment que l'idéal serait la division des enfants en classes avec un enseignement gradué¹, qui n'existe ni dans les Ecoles du dimanche ni dans celles de la semaine, et qu'il serait, ils le reconnaissent, difficile d'organiser ; aussi n'en font-ils pas même la proposition. Cet enseignement, qui comporterait trois degrés, mettrait peu à peu l'élève en état de comprendre l'histoire de la révélation. Il serait malheureusement de toute impossibilité de le faire fonctionner dans les Ecoles du dimanche, dont les moniteurs reçoivent la même préparation pour s'adresser à des enfants de tous les âges, qui entendent, après l'enseignement particulier dans les groupes, la même instruction générale. Nous nous demandons s'il ne serait pas plus simple de n'aborder l'étude de l'Ancien Testament, en en suivant la trame historique pour aboutir aux prophètes et aux Psaumes, qu'au moment où l'on peut d'emblée distinguer dans l'enseignement entre légende et histoire, entre religion et science, et entre foi et morale. C'est dire que cette étude devrait, non précéder, mais suivre celle du Nouveau. Cette interversion nous paraîtrait très heureuse, car le but premier de notre enseignement biblique n'est pas de faire, même dans un esprit religieux et avec des applications pratiques, l'histoire de la révélation en Israël, mais de développer la foi et la vie

¹ Voir aussi dans l'étude citée de M. Tarrou les lettres de MM. Vuilleumier et de Faye. *Revue du christianisme social* du 15 janvier 1895, p. 39 et 41.

chrétienne, dont on ne trouve dans l'Ancien Testament que les signes avant-coureurs parfois difficiles à découvrir. La préparation du christianisme intéresse sans doute la piété, mais la connaissance n'en est pas indispensable à son éclosion dans une âme d'enfant ; elle ne peut même servir qu'à compléter des connaissances chrétiennes déjà acquises. Cette solution n'exclut cependant pas, nous allons le voir, un enseignement préparatoire qui serait donné aux petits avant celui du Nouveau Testament. Elle aurait, d'autre part, l'avantage de mettre fin au système de rotation des listes de l'Ancien et du Nouveau Testament, grâce auquel l'enfant apprend, au petit bonheur, à connaître Abraham, Isaac et Jacob au commencement ou au milieu, sinon à la fin des années qu'il passe à l'Ecole du dimanche. Enfin elle ne bouleverserait pas l'organisation existante.

On s'en tiendrait donc au Nouveau Testament — dont, pour le dire en passant, l'enseignement devrait être aussi amélioré, comme le remarque très justement M. Lombard, — pour les enfants d'âge moyen, qui forment le gros contingent de ceux qui suivent l'Ecole du dimanche, et c'est de l'Evangile que seraient exclusivement tirés les sujets de la liste principale, destinée à faire l'objet d'une instruction par groupes, puis d'une instruction générale. On organiserait, pour les élèves les plus âgés, avec l'élite intellectuelle du corps des moniteurs et monitrices, qui devraient naturellement être préparés par le pasteur pour cette tâche, un enseignement séparé, qui montrerait Dieu élevant le peuple d'Israël pour frayer les voies à Jésus-Christ et préparer le salut du monde. C'est dans cet enseignement supérieur qu'on donnerait aux élèves cette vue d'ensemble des voies de Dieu en Israël que M. Gagnebin déclare avec raison nécessaire à une solide instruction religieuse¹, mais qui n'est, elle aussi, accessible qu'aux enfants d'un certain âge.

Pour les petits, qui ont déjà dans bien des endroits leur Ecole du dimanche spéciale, on aurait aussi un enseigne-

¹ Article cité.

ment distinct ; cet enseignement ne comprendrait, à côté de morceaux à leur portée tirés des Evangiles, que les récits de l'Ancien Testament réellement édifiants et historiquement admissibles, que l'on peut raconter sans être obligé de faire aucune réserve ni au point de vue moral, ni au point de vue scientifique, et il laisserait de côté les autres, pour leur être exposés seulement quand ils seront en état de distinguer entre la forme contingente et le fond de vérité religieuse ou morale qu'elle recouvre. Qu'on le veuille ou non, le simple exposé des faits, abstraction faite d'un commentaire critique censé réservé pour plus tard et qui, les trois quarts du temps, ne viendra jamais, a pour résultat de faire croire aux enfants qu'on ne leur enseigne que des faits authentiques, et ensuite ils risqueront toujours de rejeter la foi chrétienne avec l'ânesse de Balaam, la baleine de Jonas ou la création en six jours. Une méthode qu'on pourrait aussi employer pour le degré inférieur serait, si l'on ne veut pas laisser tout à fait de côté l'enchaînement historique des faits, de s'en tenir tout au moins aux plus grandes figures qui se succèdent dans la galerie des hommes de Dieu de l'ancienne Alliance, en en faisant le sujet d'homélies pour les enfants, homélies dans lesquelles on pourrait, avec la même facilité que dans la prédication, laisser de côté les traits choquants ou invraisemblables de leur caractère et de leur vie pour s'attacher au reste ; mais cette manière de les présenter n'est pas à la portée du commun des moniteurs.

Nous donnons cette idée pour ce qu'elle vaut ; elle nous est apparue comme la conclusion pratique de l'étude approfondie que nous avons faite de la question. Au fond, c'est plus tard, à partir de seize ans, que les enfants de développement moyen seraient tout à fait en état de comprendre un enseignement tenant compte à la fois des exigences de la foi chrétienne et de celles tant de la science que de la critique ; mais, en présence de l'impossibilité de grouper l'ensemble de la jeunesse après la fin du catéchuménat, force est bien d'anticiper un peu sur le moment qu'il conviendrait d'attendre, de déposer au moins dans son esprit des germes de saines

connaissances religieuses qui, avec le secours de Dieu, se développeront plus tard.

D'autre part, il ne faut pas trop compter sur les écoles et les Eglises pour aller de l'avant; les unes sont rattachées à tout un organisme administratif, qui est une lourde machine à remuer, les autres sont plutôt conservatrices. La Société des Ecoles du dimanche a plus de liberté de mouvement et son organisation est plus élastique; c'est à elle à prendre les devants; elle agira d'ailleurs indirectement sur les cultes de la jeunesse et sur les catéchismes du dimanche, dont une bonne partie suivent déjà son programme, en attendant qu'il y ait une corrélation constante entre l'enseignement religieux de la semaine et celui du dimanche.

Il n'y a pas de temps à perdre; car d'un côté l'esprit des enfants se montre de plus en plus réfractaire à l'acceptation de faits que nos pères admettaient sans sourciller, et d'autre part l'influence des idées traditionnelles pèse toujours de tout son poids sur les jeunes esprits. Nous en avons eu l'autre jour une démonstration vivante. Un petit garçon de huit ans, qui nous touche de très près, demandait à sa mère qui venait de lui lire, dans *Ligne après ligne*, l'histoire de Noé faisant entrer les animaux dans l'arche: « Est-ce vrai? » Interrogé sur le motif de sa question, il répondit: « Comment ont-ils pu tous là-dedans? » Il ne s'était pas encore demandé comment Noé avait pu « faire entrer dans l'arche, à jour fixe, une paire de tous les animaux, depuis le lion du désert jusqu'à l'oiseau-mouche des forêts de l'équateur » (Gen. VII, 13-16) ni comment ces mêmes animaux avaient pu « en sortir en bon ordre trois cents jours après (VIII, 19), sans s'être fait le moindre tort les uns aux autres. » Et cependant une objection toute naturelle s'était présentée à son esprit. Sa sœur, une fillette de dix ans, très intelligente et très éveillée, qui lit beaucoup en particulier les livres de la Société de Toulouse dont la bibliothèque de l'Ecole du dimanche est abondamment fournie, eut bientôt fait de lui fermer la bouche en lui disant sur un ton qui n'admettait pas de réplique: « Oui, c'est vrai! Il faut croire tout ce qui est

écrit dans la Bible. » Cela n'empêcha pas cette même fillette, de demander quelques jours plus tard à sa mère, qui venait de lui expliquer le sacrifice d'Isaac en disant qu'il faut toujours obéir à Dieu et être prêt à lui sacrifier, s'il l'exige, mêmes les personnes les plus chères : « Alors si Dieu t'ordonnait de me sacrifier, moi, lui obéirais-tu comme l'a fait Abraham ? » L'enfant avait naturellement pris la chose à la lettre, et la mère ne sut que répondre¹.

Combien il est urgent, d'autre part, de dissiper, en instruisant avec plus de discernement qu'on ne l'a fait jusqu'ici la génération qui grandit, les malentendus qui persistent au milieu de nous sur ce qui constitue l'essence de la foi chrétienne, c'est ce que montrera un autre fait, tout récent, que nous citerons pour terminer. Le jeudi 16 novembre 1905, à la Maison du peuple de Lausanne, une nombreuse assemblée était réunie pour assister à un débat contradictoire, organisé par la Société de la libre pensée, sur le nouveau manuel d'histoire sainte de l'Ancien Testament introduit dans les écoles primaires vaudoises. Commencée par un instituteur, l'attaque fut ensuite conduite entre autres par un éminent aliéniste qui, s'il a rompu avec le dogme chrétien, n'en professe pas moins une morale très relevée. On pouvait supposer qu'un esprit aussi cultivé, vivant dans un milieu protestant, aurait eu au moins une vague idée de la distinction qu'il faut établir, dans les antiques traditions de la Genèse, entre l'historicité des faits qu'elles relatent et les idées religieuses qu'elles renferment. Il faut croire qu'il n'en est rien, puisqu'il s'en est pris à l'arche de Noé, et en le faisant il n'en voulait pas tant au manuel incriminé, qui affirme la réalité du déluge², qu'à la Bible et au christianisme : « Comment, a-t-il demandé, Noé aurait-il pu enfermer dans l'arche les 22 000 espèces de fourmis que l'Europe seule porte sur son

¹ Comparez le trait analogue rapporté par M. Wilfred Monod, dont le fils, âgé de moins de cinq ans, ne pouvait déjà s'expliquer que les adorateurs du veau d'or eussent été égorgés sur l'ordre de Dieu. (*Revue du christianisme social*, 1902, p. 105.)

² En le limitant, il est vrai, « à la portion de la terre qui était habitée. »

sol? » Voilà les vieilles armes qu'on continue à brandir contre l'Évangile; il est temps de les ôter des mains de ceux qui continuent à s'en servir, hélas! avec trop de succès auprès de certaines intelligences peu éclairées. La lumière de la vérité qui sauve finira par avoir raison des nuages qui cherchent à l'obscurcir; mais pour en assurer le triomphe, il nous faut être ouvriers avec Dieu par le travail de l'intelligence comme par le don du cœur et la consécration de la volonté.
